

Olinda

Benoit Virole

Nous avons longé des criques profondes, remonté des fleuves inconnus, couché sur nos carnets les esquisses d'espèces monstrueuses, enfermé dans nos cages les spécimens d'une faune extravagante. Sous le bruissement de nos hélices, nous avons survolé les crêtes de granit et les neiges de volcans endormis. Dans le miroir des lacs gelés, nous admirions l'image de notre vaisseau et le soir, de notre nacelle, nous contemplions le ciel. Notre mission était double. Explorer le finistère de notre continent où les navires d'Orient, les cales pleines d'épices et d'argent, croisent sans nous payer redevance, et capturer sur la plaque de cuivre d'un daguerréotype l'image d'une aurore australe. Nous étions sept, commandés par Vitus Astring, capitaine né sur les dunes de la Baltique, auréolé de ses batailles dans des guerres orientales et venu chercher dans notre patrie un horizon de taille à satisfaire sa gloire. Joaquim Heliodoro était placé au second rang de notre hiérarchie. S'il ne détenait pas la puissance de l'épée, sa pensée politique était la dague de notre action. Orlando portait haut les couleurs de la météorologie, cette nouvelle discipline

Olinda

mal accueillie au banquet des sciences positives. Olinda, notre unique compagne, aux cheveux de feu et au regard de braise, l'index tendu le sud, égayait nos veillées de ses souvenirs de la grande barricade. Ensoulaeido, timonier au sang mêlé, tenait la barre de son unique main et son bras d'ivoire, loin d'être inerte, agissait sur les commandes de lest. Je dois te dire, Ensoulaeido - et je vois encore ton doux sourire sous ce masque d'écorce qui cache ton visage - l'inclinaison d'Olinda à ton égard, allant jusqu'à ces gestes furtifs, dont vous pensiez qu'ils ne pouvaient révéler votre amour, m'était douloureuse. Mais elle aurait été plus douloureuse encore si elle avait cédé aux avances de notre chroniqueur, Axel Mowen, à qui je diffère mon exorde dont je crains qu'il ne puisse se parer du moindre des éloges.

II

Compagnons d'équipage, devant vos masques devenus les tombes silencieuses de vos visages disparus, je dois relater l'histoire de notre nation qui a mandaté notre expédition aux confins du monde. Le royaume de Valleraude naquit le jour où Jean Barteux, charpentier de Saint-Malo, exilé pour meurtre dans une colonie de l'Amérique du sud, attisa la révolte des colons originaires de l'ancien monde, brûla à quai les vaisseaux venus d'Europe, décréta une indépendance qui ne lui fut guère disputée et se proclama roi. Barteux régna d'une poigne de fer sur ce peuple d'orpailleurs et de forçats. Les indiens autochtones, aux mœurs étranges, furent déportés, leurs territoires exploités dans une agriculture maladroite qui assécha leurs sols. Tout commerce de marchandise ou de chair avec ces parias devint passible de la peine suprême. À la mort de Barteux, empoisonné par une favorite délaissée, son fils monta sur le trône croyant en la pérennité d'une dynastie de droit divin. Les dynasties construites sur le

sable ne tiennent que par la puissance des armes et par l'intelligence de celui qui les manie. Le fils du charpentier de Saint-Malo était dépourvu de l'une comme de l'autre. Après des proclamations de roitelets dont la force se mesurait à l'usage de quelques mousqueteries, les Missions catholiques décidèrent d'instaurer un pouvoir fort. Alliant la violence de milices mercenaires à la conviction de prêtres prêchant un évangile apocryphe, les Missions gouvernèrent un siècle entier. Vinrent alors, du Portugal, des hommes et des femmes attirés par les promesses de l'or. Les premiers colons et les nouveaux s'unirent comme des fils entremêlés d'une étoffe bigarrée.

Quelques années plus tard arrivèrent des émigrants réformistes fuyant les persécutions du vieux monde. Ces chrétiens austères furent sans concessions et amenèrent avec eux la désolation. Ils enclenchèrent une guerre de religion sous le prétexte de la faute morale de l'esclavage dont les Missions refusèrent l'aveu aux réformistes en usant d'arguties théologiques. La fureur religieuse n'eut aucune limite. Père et mère pendus devant leurs enfants, temples incendiés, meurtres de prêtres, de pasteurs, hosties profanées dans le sang d'enfants assassinés, fidèles enfermés dans des églises incendiées, crucifix transformés en dagues. La corde offerte par la religion comme ligature entre les hommes devient le garrot de ceux qui la récusent. La guerre de religion ne cherche ni la conquête de l'espace, ni la domination d'un peuple sur un autre. Son unique horizon est l'anéantissement de l'autre sous la bénédiction des poignards. Cette guerre épuisa Vallerade et installa l'anarchie. La restauration de la Monarchie réussit à maintenir un fragile concordat sous intelligence jésuite jusqu'à ce que les échos des soubresauts du vieux monde vinrent à nouveau menacer la paix. Sentant monter les périls issus de la contagion des idées révolutionnaires venues d'Europe, la Monarchie jugea bon d'y envoyer ceux qui s'en inspiraient.

III

Joaquim Heliodoro, je dois à ton amitié le gain de ma vocation et le coût de notre exil. Enfants, nous marchions d'un même pas sur nos chemins d'écoliers. À l'université, nos intérêts ont divergé. Tu prenais parti pour Hobbes contre Descartes, défendais l'idée d'un nouveau Léviathan, un ordre social d'un nouveau genre, dont la légitimité serait bâtie sur un pacte entre les hommes. Moins enclin à la politique, je m'orientais vers l'astronomie. L'ouvrage du grand Johannes Kepler, le *Mysterium cosmographicum*, devint mon compagnon d'insomnie, avec ces mots gravés sur sa couverture de cuir :

Prodrome aux traités cosmographiques contenant le mystère cosmique des admirables proportions des orbes célestes et les vrais et justes raisons de leurs nombres, magnitudes et mouvements périodiques.

Le livre décrivait l'agencement géométrique de l'univers. Chacune des six planètes était séparée de sa voisine par un espace contenu dans un des cinq polygones parfaits décrits par Pythagore : la pyramide, le cube, l'octaèdre, celui à douze pentagones et l'icosaèdre aux vingt triangles équilatéraux. Des années après, je lus son second ouvrage, *Harmonices mundi*. Au centre du monde, le Soleil, source de lumière et de vie, était le Père ; la sphère des orbites fixes, correspondait au Fils et l'entre-deux rempli de l'aura céleste incarnait l'Esprit-Saint. Formidable trinité où religion et science s'amalgamaient en un seul acte de connaissance ! La mesure des météores démontrait l'exacte vérité de la création divine. Certes, la découverte de Neptune au-delà de Jupiter, bouleversait l'agencement de Kepler, mais non sa conception du déplacement des planètes sur leurs orbites excentrées. Admirable courage de cet homme, aux origines modestes, mettant à bas les dogmes d'Aristote et de Ptolémée pour y sub-

Olinda

stituer l'audace du système de Copernic ! La Terre tourne autour du Soleil, les planètes parcourent des ellipses immuables, accordées avec les progressions géométriques de l'harmonie musicale. Tout se tenait d'une seule pièce. La rhétorique, les figures rythmiques de la versification, la musique, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie obéissaient aux mêmes lois mathématiques. Le monde était stable, ordonné, cohérent. Tard dans la nuit, marchant le long des rues de Valleraude, nous parlions ensemble sans chercher l'ascendance l'un sur l'autre, heureux d'être côte à côte et d'exercer notre pensée. Je te parlais d'étoiles éternelles, tu m'initiais à l'espoir d'une société nouvelle. Par fidélité plus que par conviction, je t'ai suivi dans ces réunions clandestines où l'on préparait une insurrection contre la Monarchie. Hélas, sans expérience de la lutte armée, pleins d'illusions sur la puissance des idées, nous fûmes trahis, arrêtés, emprisonnés, puis bannis de notre patrie.

IV

Souviens-toi, Joaquim Heliodoro, de ces années passées à Paris ! Nous étions fiers de notre exil, déjouant les filatures des agents de la Monarchie, courant les salons où nous étions les cibles des désirs d'exotisme de ces femmes du monde, lasses de leurs amants, avides de notre jeunesse. Par l'excellence de ton français et ta connaissance des usages, tu secondais notre guide Arpad Chanoyan. Qui peut aujourd'hui imaginer ce fait incroyable : le premier consul de la République de Valleraude fut un jour ce jeune affamé au costume élimé, cachant la médiocrité d'une ascendance sociale - second fils d'un notaire désargenté - et son ambiguïté raciale car sa mère était une indienne, certes de haut lignage, mais dont la peau restait de cuivre ? À Paris, nous fûmes introduits en haut lieu car la condamnation à l'exil valait un titre

de prestige. Mais la France républicaine continuait à délivrer à l'un, un privilège nobiliaire, à l'autre, une déférence jaugée à la mesure de son patrimoine. Bientôt elle nous considéra avec la condescendance que les riches accordent aux pauvres. Cela m'indifférait. Formé à Valleraude par des maîtres de second rang, j'espérai de mon séjour à Paris la rencontre avec de plus grands esprits. Après des demandes humiliantes devant des fonctionnaires ignares, j'obtins l'autorisation de rencontrer l'astronome Urbain Le Verrier, élève d'Arago, couvert de la gloire d'avoir prédit par la mathématique l'existence d'un astre invisible. Par l'écart constaté de la trajectoire d'Uranus, Le Verrier avait déduit l'existence de Neptune, qui fut aperçue à l'endroit exact du ciel où il avait indiqué qu'il fallait observer. Sous sa direction, j'ai appris le calcul des parallaxes permettant de mesurer la distance des étoiles, bien décidé à revenir un jour appliquer ce nouveau savoir aux constellations australes. À l'époque, la France bataillait en Crimée contre la Russie. Elle envoya un vaisseau chargé de troupes, le *Henri IV* - si ma mémoire ne me fait pas défaut - qu'un ouragan imprévu fit sombrer corps et bien dans la mer Noire. Le Verrier s'insurgea contre la fatalité de ce naufrage et argumenta sur la possibilité d'une prévision de l'ouragan en utilisant les relevés de la vitesse des vents et des pressions de l'atmosphère. C'est ainsi que je rencontrai pour la première fois le mot « météorologie » et ce qu'il recouvrait : la science du temps. Le Verrier, homme au caractère exécrable, entra en conflit avec les directives du Bureau des longitudes. Contre le conservatisme de cette institution, il réussit à édifier une science météorologique digne de ce nom, capable de prédire la survenue des tempêtes et d'aider les paysans à choisir le moment des récoltes. Bientôt il n'eut plus de temps à consacrer à la formation d'un jeune exilé. Je me suis retrouvé seul, l'esprit indécis, hésitant entre l'astronomie et la météorologie, mais riche de connaissances nouvelles et d'une expérience sans pareille.

Un jour, Arpad Chanoyan nous a invité à venir le rejoindre au 10 rue Monsieur-le-Prince, devant la demeure d'Auguste Comte. Ce nom ne nous était pas inconnu. Dans les cafés où se réunissaient les exilés, nous avons entendu parler de ce philosophe, ancien secrétaire de Saint-Simon, au comportement étrange. On parlait de folie suicidaire, de plongeon dans la Seine, de séjours en hospice. On discutait sans fin sur les raisons de sa rupture avec Littré. La rumeur courait sur sa vie intime. Le philosophe serait passé des bras d'une prostituée, dont il fit son épouse, à une beauté évanescence dont il célébrait depuis sa mort un culte platonique. Plus nous entendions parler d'Auguste Comte et plus nous étions intrigués par sa pensée, lyrique, féconde, brassant de vastes panoramas où étaient réorganisées les sciences et les techniques, l'art et la politique, et où - et cela retenait notre attention - une religion de l'humanité, sans Dieu, était portée sur un nouvel autel. Un jeudi de printemps, nous fûmes introduits à la leçon hebdomadaire d'Auguste Comte, adossés au mur du fond d'une pièce sombre et apercevant le maître quand les disciples du premier rang s'inclinaient devant lui avec déférence. Devant le portrait de sa pure aimée, Clotilde de Vaux, le vieux philosophe d'une voix sans égale parlait d'espérance, et cette espérance, radicale, novatrice, résidait, chose incroyable, dans l'amour de la femme. Rappelle-toi, Joaquim Heliodoro, ces paroles, je te les cite de mémoire :

« Organes spontanés du sentiment qui seul préside à l'unité humaine, les femmes constituent l'élément le plus direct et le plus pur du pouvoir modérateur, destiné à moraliser l'empire nécessaire de la force matérielle. À ce titre, elles sont chargées, comme mères puis comme épouses, de l'éducation morale de l'humanité. »

Olinda

Nous nous attendions à subir un austère exposé sur les sciences et entendions de la bouche d'un petit homme disgracieux, à l'œil humide atteint d'un érysipèle, une éloge vibrant de la femme, seule capable d'apporter à la société humaine, l'amour, la paix et l'harmonie. Nous fûmes surpris, pris à contre-pied de nos certitudes, intrigués et bientôt convaincus. Le soir même de cette première leçon, nous lûmes jusqu'à ce que nos yeux n'en puissent plus, le *Cours de philosophie positive* et les nuits suivantes, dans les arrière-salles du Quartier latin, nous dissertions sans fin sur la théorie des trois âges : toute société passe par les trois stades du fétichisme animiste, du monothéisme, puis de la métaphysique avant que survienne l'avènement ultime de l'âge positiviste où les tourments de l'humanité s'apaisent sous la grâce conjuguée de la science et d'une dictature éclairée. Jeunes révolutionnaires assoiffés de justice, haïssant les monarchies de droit divin et leurs religions complices, nous étions encore figés dans les abstractions métaphysiques d'un socialisme théorique. La pensée d'Auguste Comte ouvrait une nouvelle route. Elle éclairait le sens de l'histoire. Nous allions construire une société nouvelle, apaisée, alliant l'esprit d'entreprise à la force, unissant tous les hommes dans la fierté d'une œuvre commune, échangeant leur asservissement par l'accomplissement d'un état de raison guidé par la douceur du sentiment féminin. Auguste Comte instituait dans le réel l'assurance de la certitude rationnelle du monde. Les faits sublunaires, les affaires des hommes, leurs sociétés, l'histoire et même l'harmonie poétique des mots, obéissaient aux mêmes lois mathématiques qui régissent l'univers. Il me revient ces lignes de la préface de son *Traité philosophique d'astronomie populaire* avec quelques incertitudes car son style était prolixe jusqu'à l'excès d'adjectifs :

« Le mot positif désigne le réel par opposition au chimérique : sous ce rapport, il convient au nouvel esprit philosophique,

Olinda

ainsi caractérisé d'après sa consécration aux recherches accessibles à notre intelligence, à l'exclusion des mystères dont s'occupait son enfance. »

Chaque jeudi soir, nous revenions rue Monsieur-le-Prince écouter la leçon qu'Auguste Comte réservait à ses disciples venus d'Amérique et d'Europe. Notre statut était inférieur à celui de ces apôtres en charge de missions étrangères car nous ne pouvions nous prévaloir d'aucune réalisation politique concrète. Mais qu'importe que le maître nous est dédaigné, car sa parole, son souffle devrais-je dire, embrasa notre âme. La possibilité d'une intelligibilité du monde entraîna mon adhésion à la pensée d'Auguste Comte malgré un fait qui m'a semblé sur le moment de peu d'importance. La découverte mathématique de Neptune, astre virtuel invisible avec les plus puissants télescopes, fut niée avec virulence par le philosophe au nom de la précédence de l'observation sur l'imagination.

VI

Ces jours tranquilles eurent une fin. La République française céda sous le coup d'état instaurant un second empire, pâle imitation de son flamboyant modèle. Les réfugiés politiques ne furent plus en odeur de sainteté et nous dûmes fuir Paris pour Londres. Ce fut pour moi douloureux car je quittais la proximité de Le Verrier et d'Auguste Comte, mais Chanoyan en fut heureux. À Londres, il rencontra d'autres exilés politiques dont cet Allemand philosophe dont on commençait à parler dans les cercles socialistes et qui l'initia à l'économie politique. Quelque temps après notre arrivée à Londres, nous avons cru à l'abandon par Chanoyan du positivisme. Il nous demandait de remplacer Auguste Comte par ce Karl Marx vivant dans une pauvreté extrême des subsides d'un ami fidèle ! Mais un soir, Chanoyan

revint d'une de ces rencontres secrètes, taciturne et décidé. Il avait fait son choix. L'économie politique de Marx lui apparaissait maintenant être une construction artificielle. Ce ne peut être l'économie qui gouverne l'errance du monde mais bien la soif de Dieu. Notre premier but politique devait être la mise à bas de l'illusion religieuse avant l'avènement d'une société de raison. La révolution de Valleraude serait positiviste ou elle ne serait pas, mais elle devait passer en priorité par la destruction de l'illusion religieuse.

La Monarchie de Valleraude, estimant que dix années loin de notre patrie avaient refroidi nos ardeurs révolutionnaires, nous laissa revenir de Londres en échange de quelques promesses d'al-légeance que nous nous empressâmes de signer devant des com-manditaires attribuant au papier des vertus qu'il ne possède pas. La bêtise de la Monarchie nous avait dispersé aux quatre coins de l'Europe. Nous revenions au pays forts de nos échanges avec les philosophes aux idées modernes et pour ma part, avec la certitude d'une correspondance avec les astronomes, écrivains, artistes que notre errance nous avais amenés à rencontrer. Désar-gentés, nous dûmes traverser l'Atlantique sur le *Great Eastern*, navire aux immenses roues à aubes et aux sept mats nommés chacun par un jour de la semaine et dont la démesure interdisait toute rentabilité commerciale. Devenu un poseur de câble pour le télégraphe, il déroulait au fond des mers un filin de cuivre qui allait relier les continents. Nous fûmes logés dans des cabines inconfortables et restions sur le pont regardant la manœuvre et dissertant sur l'avancée du monde. Un jour, tous les hommes seront reliés les uns aux autres et communiqueront leurs pen-sées en toute liberté : Joaquim Heliodoro, tu nous parlais ainsi d'un avenir somptueux sous l'égide des merveilles de la tech-nique. Chanoyan, lui aussi, s'enthousiasmait et nous promettait de créer à Valleraude des navires aussi puissants. Nous nous

Olinda

sommes mis à rire de lui, lorsqu'il nous assura que ces navires, un jour, quitteraient la mer pour les cieux.

VII

De New-York à Valleraude, notre voyage fut soumis aux aléas d'un cabotage incertain. Nous avons fait escales aux îles des tropiques, dormi sur des plages au sable d'ivoire, ri avec des femmes alanguies, intéressés par les coutumes tribales comme plus tard par ces sociétés inachevées que l'on rencontre sur ces côtes au sable rouge comme du sang. Chacune de ces expériences confirmait la pertinence de la pensée d'Auguste Comte : les sociétés humaines marchent d'un pas inégal vers l'ordre et le progrès. Tel Ulysse revenant à Ithaque riche des enseignements de son odyssée, notre retard arma nos convictions et prépara notre action. Dès notre retour d'exil, nous organisâmes méthodiquement la subversion. Tout devait changer, les institutions, les instances du pouvoir, la représentation du peuple et en premier lieu, l'organisation du temps. Le calendrier inventé par Auguste Comte conciliait le rythme immuable des saisons, la position des étoiles et le comput de la naissance et de la mort des prophètes du monothéisme. Plus besoin d'années bissextiles, ni de ces contorsions de calcul imposées par les réformes juliennes et grégoriennes. Ce calendrier était simple, méthodique, rigoureux, en un mot : positif. Sous le triple en-tête de l'amour pour principe, l'ordre pour base et le progrès pour but, ce calendrier devint le signe du ralliement des révolutionnaires au culte de l'humanité. L'année fut divisée en treize mois de vingt-huit jours. Chaque mois fut nommé en référence au déroulement des âges de l'histoire. Le premier mois fut consacré à Moïse et le mois final, le treizième, à Bichat. Chaque jour de l'année devint celui d'un grand homme, de Prométhée à Gall, en passant par Abraham, Mahomet, Colbert et

Olinda

Copernic. Rigueur et beauté de ce nouvel ordonnancement du temps, où seule une intention perverse y suspecterait le fourre-tout d'une pensée altérée ! Le calendrier d'Auguste Comte fut une arme décisive : en imposant un changement collectif dans la représentation du temps nous avons gagné l'adhésion irréversible de nos compatriotes à notre vision du monde. Ainsi, avant d'être accomplie sur les barricades, la révolution de Valleraude fut d'abord le fruit d'une conquête des esprits.

VIII

Dans les campagnes, dans les grottes des causses, dans les fermes du Malhador, dans les arrière-salles des cafés de Valleraude, des assemblées clandestines se constituèrent. On lisait avec avidité les missives secrètes de Chanoyan appelant à la rébellion. Les lèvres des paysans, des étudiants, des ouvriers, des bourgeois en disgrâce de cour et des esclaves en maraude prononçaient avec vénération le nom d'Auguste Comte. Ces assemblées unies par la même détestation de la Monarchie et l'espoir d'une société nouvelle se sont jointes en des entités plus grandes, plus denses, toujours plus déterminées à renverser l'ordre ancien et à abolir les privilèges de la noblesse alliée à l'Église. Lorsque le temps fut venu, nous avons pris les armes et marché sur la capitale. La Monarchie, avertie de nos préparatifs, après avoir cherché la tempérance d'un régime parlementaire - dernier sursaut d'agonie - délégua à notre rencontre la garde royale, corps d'élite à la détermination farouche indifférent au massacre de leurs propres frères. La lutte fut rude, indécise. Indécise ! Oui, cette guerre fut indécise jusqu'au moment culminant du combat de la grande barricade érigée au centre de Valleraude. La garde royale et insurgés s'affrontèrent pendant des heures. Les pertes de part et d'autre étaient égales. Les avancées des gardes se renversaient en

Olinda

reculs, dans l'attente d'un nouvel assaut. Olinda, tu étais là - et certains te prenaient encore pour une enfant tant tu étais jeune - au sommet de la barricade, ceinte de l'écharpe verte des partisans de Chanoyan et portant au front l'étoile rouge de ton parti, les Vigilants du Juste Courroux. Ta voix exaltait notre courage. Olinda, ta voix, source inspirée de notre idéal, emporta la décision. Au moment ultime où l'équilibre entre les forces adverses oscillait, ta voix nous exhorta à sortir de la barricade, fourches et sabres dehors, à l'assaut des baïonnettes royales. Le front de la garde céda, la victoire fut acquise aux insurgés, la monarchie fut renversée et Chanoyan, parvenu au pouvoir, érigea enfin la dictature de la raison.

IX

Décritée par l'assemblée constituante de la République, l'interdiction de toute croyance mit fin à la guerre de religion qui couvait dans notre pays depuis des décennies. Une part des nouveaux disciples d'Auguste Comte, fidèles lecteurs de son œuvre, et se désignant comme les « Apôtres de l'apostat positiviste », protesta au nom de la pensée du maître, respectueuse des libertés religieuses. Mais la main de Chanoyan ne trembla pas. Le clergé catholique fut dispersé, les prêtres insoumis furent déportés ; les églises furent transformées en salles pour l'éducation populaire ; on décrocha les crucifix des tableaux noirs ; les assemblées réformistes furent dissoutes et on n'imprima de bibles de Luther que celles nécessaires à l'histoire des religions. Homme habile, lecteur plus assidu de Machiavel que d'Auguste Comte, Chanoyan sut asseoir son pouvoir par une manipulation subtile des antagonismes. Les tenants de la Monarchie avaient été exilés et leur pouvoir démantelé. Chanoyan savait qu'ils complotaient à l'abri des puissances voisines mais leur faiblesse était telle qu'ils

Olinda

ne présentaient plus de danger. La nouvelle de l'accession d'Arpad Chanoyan au titre de consul de la nouvelle République de Valleraude avait été consignée avec indifférence dans les chancelleries d'Europe. Elle fut considérée avec curiosité par quelques diplomates de second rang qui se souvenaient du français hésitant du jeune étranger au teint métissé auquel ils avaient été présentés dans les salons parisiens. Nulle menace ne venait donc des puissances européennes. Plus délicate était la situation intérieure. Le dictateur éclairé sut ménager l'aile gauche, composée des militants socialistes, les « Vigilants du juste courroux », auréolée de ses martyrs sur la grande barricade. Des différences profondes, certains disent de nature, opposaient nos valeurs positivistes aux idéaux socialistes des Vigilants. Un contradicteur doté d'un peu de bons sens n'aurait eu aucune difficulté à démontrer l'inanité des utopies de ces belle âmes assoiffées de justice. Tous, nous nous retrouvions unis, Vigilants du juste courroux, Apôtres de l'apostat, et compagnons d'exil de Chanoyan, dans la condamnation de l'esclavage, l'abominable institution. Nous pouvons être fiers d'avoir mis à bas les prétentions immorales des grands fermiers des plaines du sud qui ont asservi les indiens natifs à la peau cuivrée et ces infortunés venus d'Afrique, achetés par nos pères sur des marchés innommables. Nous avons libéré nos frères en humanité des chaînes de l'esclavage ! Joaquim Heliodoro, tu as imposé la beauté d'Olinda, égérie des Vigilants du juste courroux au sein de notre expédition en marque de déférence à cette alliance politique. Ce fut un pari risqué car la promiscuité d'un ballon dirigeable n'est guère propice au maintien de la décence. Mais l'équilibre politique, et la place électorale de la femme dans la société positiviste, exigeaient sa présence. Nous nous sommes accommodés de la vision de ses cheveux de feu dansant dans le vent lorsqu'elle se tenait à l'avant de la nacelle, regardant défiler les plaines immenses.

Après le succès de la révolution, j'obtins de Chanoyan, la construction d'un observatoire d'astronomie. Au point le plus élevé des collines entourant la vallée de Malhador, il fut érigé sur les ruines d'un monastère incendié pendant la guerre de religion. Sa construction fut dangereuse. Les pierres de grès et les charpentes de châtaignier avaient été amenées à dos de mulets au sommet de l'éperon rocheux. Je connais le prix du sang payé par ces hommes pour avoir porté ces charges sur le sentier escarpé où les dalles de schiste se dérobaient sous leur pas. La composition hétéroclite de notre observatoire lui donnait l'apparence disgracieuse d'un crustacé marin à la coquille monstrueuse. Cet observatoire fut ma demeure. J'en ai connu chaque pierre, chaque tuile, chaque scellé, chaque vis de métal du télescope rétractile glissant dans l'échancrure de la coupole rotative, où je me rendais le soir lorsque la nuit était claire. Chanoyan me donna accord pour la création d'un département de météorologie et pour assurer cette mission je t'ai fait venir, Orlando. Prenant appui sur la pensée d'Auguste Comte, j'ai relégué la météorologie, science empirique, dans l'ombre de l'astronomie, science fondamentale, soumise aux mathématiques. Ton statut social suivant celui de ta discipline, tu as été logé dans une dépendance inconfortable alors que j'occupais la pièce aux douze fenêtres de la rotonde principale. Te souviens-tu de ces jours heureux au déroulé immuable, parmi les tubes de mercure, les horloges, les baromètres, les théodolites et ce néphoscope que tu aimais tant et qui te permettait d'étudier la vitesse des nuages ? Levé à l'aube, tu dirigeais ton regard vers le ciel et le soir venu, avant que je ne monte à la coupole, nous parlions ensemble. Tu étais si présomptueux. La météorologie, disais-tu, allait tordre le cou aux superstitions des paysans qui croyaient dur comme fer à l'influence de la Lune sur la fécondité des femmes. Tu te

Olinda

moquais du laboureur qui observe le vol des oiseaux pour prédire l'arrivée des pluies. Tu t'échauffais : « non ! les orages et la foudre ne sont pas les signes de la colère d'un Dieu logeant au-delà des limbes ; non ! la grêle n'est pas un fléau imprévisible envoyé comme punition pour les fautes humaines ; non ! les caprices des vents ne sont pas les facéties de divinités courroucées. Toutes ces superstitions ancestrales doivent être piétinées, dissoutes, réduites à une ignorance primitive, grâce à l'explication rationnelle, irréfutable, de la météorologie ! »

Je modérais tes certitudes. Ta discipline accordait aux instruments une excessive confiance. Tu avais beau reporter sur des cartes les variations de hauteur du mercure, dessiner les lignes d'égale pression et rajouter les flèches indiquant le sens des vents, la compréhension de la dynamique de l'atmosphère manquait. Ces mesures expliquaient des phénomènes locaux tels le sens des vents alizés, conséquence de la déviation des masses d'air par la rotation du globe terrestre. Mais la loi générale de l'atmosphère restait une énigme. À la différence du mouvement des astres, obéissant à la régularité d'un système périodique, les météores, vent, pluie, brume, arc-en-ciel, se déploient dans un univers soumis à de multiples influences agissant de façon confuse. Cruelle loi de la nature ! Les mathématiques expliquent le lointain infini mais ne peuvent rendre compte de la survenue de la plus banale des pluies. Las d'écouter mes critiques, tu te réfugiais dans l'observation des nuages. Tu me les désignais du doigt en utilisant la nomenclature d'Howard, cet apothicaire quaker, amateur de nébulosités, émule de Linné : Cirrus, le nuage s'habille de filaments ; Cumulus, il prend du ventre ; Nimbus, il devient lourd et sombre ; Stratus, il se déverse en pluie ! Crois-tu que ces merveilles du ciel puissent être soumises à des nomenclatures latines ? Les classifications ne sont exactes que pour les objets purs. Dans le ciel, les formes intermédiaires sont légions

Olinda

et la combinaison de leurs appellations sont de stériles jeux de langage : *Cirrocumulus castennus*, *Altocumulus lenticularis*, *Cumulonimbus calvus*. Que d'absurdités masquées sous le paravent des combinatoires ! Je ne dénie pas au mot son pouvoir de désignation. Mais il ne peut être univoque. Un mot n'est pas une étiquette que l'on appose aux choses mais le germe d'un sens qui s'épanouit au monde. Il doit être exact, cela s'entend, mais le souci de l'exactitude n'est pas la dégradation dans l'utilitaire des catalogues. Et combien de soirées as-tu aussi passées à dessiner les nuages ? Heures perdues car le plus habile des fusains ne peut rendre compte de la forme d'un nuage. Caspar David Friedrich lui-même a refusé à Goethe le concours de son pinceau pour figer sur sa toile la systématique des nuages. Refuser à Goethe ! Je sais, Orlando, ce que tu penses de la théorie météorologique du grand philosophe de la nature. Les météores seraient des effets des forces telluriques rentrant en contact avec l'air ! Comme tant d'autres esprits modernes, tu regardes avec condescendance ces principes d'arrière-monde, ces forces obscures, ces métamorphoses, ces entéléchies, ces puissances souterraines, résurgences de croyances animistes sous couvert de philosophie ! Pourtant, Orlando, je suis troublé. Je ne ressemble en rien à ses philosophes en chambre qui dissertent sur le monde sans jamais avoir mesuré aucun de ses objets. J'ai recueilli des centaines d'observations d'étoiles, consigné dans les registres leurs coordonnées et leurs magnitudes et cependant, Orlando, j'accorde aujourd'hui plus d'importance à un poème de Goethe qu'à l'algèbre des épicycles.

XI

Fragile est la république de la raison ! À peine avons-nous détourné notre regard de la question religieuse pour nous pencher

sur les affaires économiques, qu'une nouvelle religion, puissante, impérieuse, totalitaire, apparaissait à nos frontières. Du grand sud nous parvinrent des rumeurs d'apparitions embrasant le ciel pendant les nuits sans Lune. Des anciens esclaves, des indiens, des paysans se mettaient à prêcher et appelaient à se prosterner devant la manifestation de la révélation divine. Le cénacle des sciences a exigé que l'on torde le cou à ces superstitions en instruisant les masses ignorantes de la réalité objective de ce qui ne pouvait être qu'un phénomène naturel. Devant le cénacle réuni en séance extraordinaire, j'ai expliqué l'état de nos connaissances sur ces lumières célestes, apparaissant de façon imprévisible et intermittente et que l'on nomme aurore australe sous nos latitudes, aurore boréale dans l'autre hémisphère. Ces aurores se divisent en deux catégories : celles qui sont immobiles ou tout du moins dont les diverses parties conservent relativement la même intensité ; celles au contraire, dont la forme et l'éclat subissent d'incessantes variations. Dans la première catégorie, on range les aurores présentant des lueurs faibles en forme d'arcs concentriques. Elles sont souvent confondues avec le crépuscule. La seconde catégorie dérive de la première par degrés insensibles. Les arcs au lieu d'être homogènes, sont formés de rayons lumineux convergeant vers le zénith. Leurs formes sont à l'image d'une colonne, d'un dôme, d'une guirlande, d'une couronne, d'un éventail. Certaines formes, dites « aurores en draperie », rappellent l'aspect d'une étoffe agitée par le vent. Ces aurores sont connues depuis l'Antiquité. Aristote en parle comme des gouffres aux couleurs de sang et les anciens auteurs se sont égarés en les comparant à des arcs-en-ciel inachevés ou à des nuages devenus miroirs d'une lune dissimulée. Cependant, il est vrai, la nature exacte de l'aurore australe reste encore un mystère. Au cénacle, certains savants évoquèrent des orages magnétiques, d'autres des reflets de lumière sur les glaces polaires, d'autres encore des concrétions d'une atmosphère soumise à des

conditions extrêmes. Pour ma part, j'étais partisan de la théorie solaire. Le Soleil lance dans l'espace des poussières microscopiques provenant de ses formidables éruptions. Elles rencontrent les couches élevées de l'atmosphère terrestre et y provoquent une luminescence. La théorie solaire me semblait confirmée par le fait qu'elles sont au maximum de leur intensité, tous les onze ans et demi, période qui est la même que celle du maximum des éruptions solaires. Certains prétendaient la simultanéité des aurores australes et boréales et suggérèrent au cénacle le projet insensé d'envoyer simultanément aux deux pôles des expéditions dotées de chronomètres afin d'attester la synergie des phénomènes. Les coûts étaient exorbitants et les régions boréales si lointaines que nous dûmes nous rabattre sur une option plus en accord avec notre géographie. Je proposais ainsi l'envoi d'une expédition unique, destinée à observer l'aurore australe, à la décrire, à la répertorier dûment, comme nous le ferions pour une espèce animale inconnue découverte sur une contrée inexplorée et que nous ne manquerions pas de rapporter comme spécimen, avant de l'inclure dans une taxonomie remaniée. Notre expédition scientifique animée par le souci positif ramènerait la prétendue révélation de la nouvelle religion au rang d'un fétiche et ses croyances à des fantaisies d'enfant.

XII

Mowen, tu es monté à ce moment à la tribune du cénacle d'un pas décidé. Devant nous, tu as exhibé l'instrument optique inventé par Daguerre dont tu nous as vanté qu'il pouvait vaincre les superstitions animistes. Tu l'avais acheté à grands frais à un Français rencontré à Valleraude où il exposait sur ses plaques les nus de coquettes parisiennes. Tu voulais immortaliser les portraits de tes contemporains sur ces plaques de cuivre recouvertes d'argent qui remplaçaient avec avantage les vieilles

images photographiques prises sur du bitume de Judée. Pourquoi te cacherais-je que dès cette première rencontre, tu me fus détestable ! Je connaissais ta signature en première page de *l'Argument* où tu croisais le fer contre les journaux de l'opposition moins enclins à servir la cause positiviste. Chaque jour dans tes articles, tu rivalisais d'ingéniosité servile. La jalousie criminelle d'une femme et une catastrophe ferroviaire devenaient à l'identique les expressions de défauts auquel on aurait pu remédier si on avait appliqué correctement la méthode positive. La jalousie venait d'une défection qui aurait pu être diagnostiquée plus tôt si la création des dispensaires d'État n'avait pas tant tardé à être mise en place et le vilebrequin de la locomotive devait sa rupture à une faute humaine et non au programme de l'atelier. Non content de ta célébrité de plume, tu as envié celle du pouvoir. Avec d'autres jeunes gens, insatisfaits des attentes en antichambres, sentant à l'épuisement d'un Chanoyan vieillissant, que le vent de l'histoire commençait à tourner, tu as fondé ce parti, les « Indolents de la fin de l'histoire », nommé aussi les « Nonchalants de la cause entendue » par dérision de vos rivaux les Vigilants du juste courroux. Les Indolents de la fin de l'histoire ont fédéré les jeunes de Valleraude impatients de mettre fin aux prérogatives de leurs aînés qu'ils jugent illégitimes mais qu'en vérité ils désirent secrètement posséder. Tu as compris l'esprit du temps. Pour les Indolents, la révolution étant terminée, la société positive étant réalisée, nulle cause ne restait à défendre, les temps étaient devenus mûrs pour la jouissance des acquis. Journalistes, avocats, artistes, hommes et femmes de lettres, vous étiez à l'abri des contingences par des statuts électifs de protection que vous offraient la république de Valleraude, au nom des œuvres de l'esprit, apothéoses de la société positive. Vous plaçant au centre, lieu des lâchetés politiques, vous vous êtes alliés un jour avec les Apôtres, un autre jour avec les Vigilants, toujours dans votre intérêt bien compris. Vous mainteniez

Olinda

ainsi les privilèges d'une classe nouvelle dont la puissance tenait à son influence sur les esprits. Mowen, en jouant de la séduction d'une belle prestance, tu as suscité l'admiration, puis l'envie et par elle l'adhésion. Dans la ville de Valleraude, mais non dans les provinces se diffusèrent les thèses de la Nonchalance : jouissance des nouvelles techniques, fin du travail dans une société aboutie où règne la culture de l'esprit. Ce jour-là, dans l'amphithéâtre du cénacle, devant le coffre de chêne contenant le daguerréotype, tu emportas une adhésion facile à ton projet et ta présence au sein de notre équipage fut entérinée à la quasi-unanimité, car il y manqua ma voix.

XIII

Ses désirs d'élévation terrestre étant assouvis, Chanoyan rêva d'ascension céleste. Il imposa l'idée d'une expédition en ballon afin de démontrer aux âmes incultes la domination de l'aurore par la science et de prouver aux nations voisines que notre souveraineté s'étendait bien jusqu'au Finistère. Cette décision mis fin à une controverse qui passionna notre peuple pendant des années. Car longtemps, nous avons hésité sur la voie menant à la conquête de l'air. Un jour, les journaux de Valleraude rapportaient les envols de planeurs de balsa, aux évolutions gracieuses comme des cerfs-volants. Le lendemain, nous découvriions le récit d'une ascension en montgolfière et le surlendemain, les tenants du plus léger que l'air se voyaient contredits par les succès des avions. On organisa des auditions, on convoqua ingénieurs et mathématiciens. On dédaigna l'avis des météorologistes - Orlando, reste silencieux, ton tour viendra, tu n'as pas besoin d'intervenir ici pour défendre ta chère météorologie ! Une commission rendit publique la conclusion de ses travaux : seul le plus léger que l'air pouvait prétendre offrir à l'homme la conquête

de l'air. Au nom de la sécurité, les essais d'aéroplanes furent interdits. Le cénacle vota les crédits pour la construction d'un ballon dirigeable afin de montrer au monde l'excellence de la République positiviste. La construction du géant des airs dura plusieurs années dans le secret d'un gigantesque bâtiment que l'on érigea dans la plaine loin de la capitale. Parmi les plus crédules des paysans des alentours, certains crurent que l'on édifiait une cathédrale. D'autres firent courir le bruit qu'elle était érigée en l'honneur d'Auguste Comte ! Ils n'étaient pas loin de la vérité. L'immense échafaudage s'élevant à la hauteur d'une dizaine d'étages était destiné à la construction d'un hangar qui allait abriter le chef d'œuvre de la République : un ballon dirigeable semi-rigide gonflé à l'hydrogène, dont l'enveloppe était de pur caoutchouc recueilli du saignement de nos hévéas et la carène faite de bois de pernambouc. Des moteurs à explosion, merveilles de précision, pesant peu en proportion des chevaux-vapeur qu'ils délivraient, étaient fixés sous la ralingue et entretenaient le pas des hélices en acier au profil soigneusement calculé. Des dynamos et des ventilateurs maintenaient la forme fuselée du ballon en régulant la pression dans les ballonnets d'hydrogène. Cet air inflammable comme le nommaient Cavendish et Lavoisier, était fabriqué par nos chimistes en déversant de l'huile de vitriol sur des plaques de zinc et en recueillant le produit de leur inimitié. Si la construction du dirigeable fut consensuelle, son administration s'avéra difficile. La marine voulut rehausser la médiocrité d'une flotte de cabotage par la possession du géant des airs. Elle parla d'amiraux et de capitaines, de livres de bord et de ports d'attache. Lorsque les autres corps d'armée firent remarquer l'absence de tout élément liquide, les officiers de marine offusqués par l'outrecuidance de ces fantassins répliquèrent en évoquant la présence des ancres ! Pour soustraire le ballon à la prise des vents, trois ancres au moins sont nécessaires. Et qui dit ancre, dit treuil, cabestan, guindant, palan, cric, poulie, gouver-

Olinda

nail, safran, dérive, amure, poupe, proue, et de fil en aiguille, le lexique de la marine s'installa en royaume conquis.

XIV

Comme chef, il nous fallait donc un marin. Ce fut toi, Vitus Astring et je me dois aujourd'hui d'évoquer devant ton masque la magnificence de ta jeunesse. Tu as passé tes années d'enfance sur les rivages de la Baltique sous le regard d'une mère calviniste et la férule d'un père pasteur. De cette maison natale battue par les vents, tu t'échappais en mer sur une barque à la stabilité incertaine et de ces escapades solitaires tu as appris l'art de naviguer. Ton apprentissage d'homme, tu l'as fait dans les bouges de Copenhague, en rupture de famille, de société et de patrie, avant d'être recruté par un agent de la couronne russe cherchant à créer pour le Tsar une nouvelle marine. Enrôlé sur un navire de haut rang, tu as combattu les Turcs sur la mer Noire et montré au combat un élan décisif remarqué depuis la dunette amirale. Tu as reçu le commandement d'un bâtiment et l'excellence de tes décisions dans les affrontements avec les janissaires fut connue jusqu'à l'entourage du Tsar. Convoqué au Kremlin, on te confia le commandement d'une expédition au Kamtchatka. Revenu à Moscou, déçu du montant de tes émoluments, et espérant un anoblissement qui ne vint jamais, tu intriguas avec les ennemis de la couronne jusqu'à tomber en disgrâce et devoir ton salut à l'exil sur un autre continent. Notre République t'offrit alors asile et protection, fière d'accueillir en son sein un capitaine de prestige. Pourtant, à Valleraude, aucun danger ne nécessitait l'apport d'un tel chef de guerre. Au nord, l'empire limitrophe nous voue une haine ancestrale, à peine atténuée par la condescendance de la puissance, mais nos plaines arides et nos âpres collines ne valent pas le coût d'une invasion. Au-delà de l'Atlan-

Olinda

tique, les peuples européens tournent depuis longtemps leur avidité vers la sombre Afrique. La vérité est autre. Valleraude était aux prises avec la rébellion d'anciens esclaves réfugiés sur les îles et qui refusent l'autorité de la République. Ces îles étaient sur la route septentrionale des alizés. Chanoyan craignant une perte de contrôle sur le commerce maritime eut l'idée de t'accueillir et te demanda d'intervenir. Dès ton arrivée à Valleraude, tu montas une expédition punitive et n'eus aucune difficulté à mater une centaine de rebelles pris de boisson. Mais au retour, ignorant les mouvements insidieux des courants, tu as commis une erreur de navigation. Ton brick, pris par travers, allait s'échouer sur des récifs, promesse d'une mort sans gloire, quand Ensoulaeido, quittant l'anonymat du rang, alla de son propre chef à la barre et de son unique main valide guida avec adresse le bâtiment vers la sortie de la passe. Depuis cet épisode, tu n'as jamais voulu d'autre pilote à ton bord et pour sceller cette union, tu lui as offert cette main artificielle faite du meilleur ivoire. Mais tu étais insatiable. Après ton retour des îles sous le vent, tu manifestas ton désir de guerroyer contre l'Empire du nord. Devant cette impatience, Astring, te confier le commandement de notre expédition au Finistère fut pour Chanoyan une mesure de prudence politique. Sans hésiter, tu as troqué tes galons de capitaine de marine pour le commandement d'un vaisseau aérien, certain que tes qualités de chef - et quel chef superbe, Astring, vainqueur des Maures et fondateur des routes d'Orient - étaient indifférentes à la nature des éléments. Si la houle des océans s'était soumise à ta volonté, celle des airs n'avaient qu'à bien se tenir !

XV

Notre envol, le mercredi trois, jour d'Othon-le-grand, au septième mois de Charlemagne, fut une superbe fête. Le peuple

Olinda

de Valleraude vint en masse, mais en ordre, saluer le ballon dont les ancres retenaient l'élan. L'orchestre national interpréta avec fougue l'hymne de Valleraude, cette valse lente qui suscitait l'ironie des délégations étrangères. Point de cadences martiales, point d'exaltation guerrière en ré majeur, mais une danse entraînant aux basses profondes chantées par les tubas et contrebasses à l'unisson, et dont les trois temps symbolisent les trois âges de l'histoire. Derrière l'orchestre, le chœur au grand complet, deux cents hommes, femmes et enfants, emplissait l'espace d'un chant aux harmonies légères et aux paroles de paix. Notre hymne à l'humanité pouvait bien faire ricaner les esprits simples en mal de brutalité patriotique, il fut bientôt soulevé avec vigueur par toutes les poitrines de la foule rassemblée. Devant l'orchestre, les jeunes pupilles de la Nation, pionniers de l'humanité en marche, étaient réunis en carrés comme les légions romaines. Leurs voix juvéniles dialoguaient avec les trilles des clarinettes. Les assemblées des femmes étaient en place d'honneur, non pour une quelconque prévenance - mœurs d'un autre temps - mais parce que notre maître Auguste Comte nous avait enseigné la primauté de la femme. Admirables femmes de Valleraude ! Ayant mis à bas les préjugés et les servitudes héritées de l'ancien monde, libres de leurs amours, comme du choix de leur travail, devenues par la force de leur combat égales aux hommes en tous lieux et toutes circonstances, vous êtes la force sacrée de la religion de l'humanité, le ferment de l'avenir, la fierté de notre société ! Certaines d'entre vous, ce jour-là, portaient en médaillon le portrait de Clotilde de Vaux, mais la plupart avaient choisi l'oriflamme vert de notre République. D'autres, libres de toute allégeance aux symboles, dévoilaient avec fierté aux regards la simple liberté de leurs corps ! Les institutions de la société positiviste se tenaient à l'arrière-plan, mais sur une même ligne, car aucune ne devait se valoir d'une prééminence, chacune étant liée à l'autre par une solidarité organique. Les ou-

vriers étaient rassemblés en cohortes, selon leurs spécialités, et au sein de chacune d'entre elles, les ingénieurs et contremaîtres, désignés pour leurs qualités au travail, portaient les fanions de leurs professions. Sur le même rang, les entrepreneurs, chevaliers d'industrie et de la finance, exhibaient leurs décorations. Elles avaient été gagnées sur le front des affaires où le gain individuel, reconnu dans sa nécessité, se confondait avec l'intérêt collectif, comme une note d'ornement vient enrichir un accord parfait. Les délégués des Vigilants du juste courroux, avec leur drapeaux à la couleur pourpre, se tenaient à l'arrière-plan, côte à côte avec les Apôtres de l'apostat aux écharpes vertes, les membres du Sénat et ceux au grand complet, du cénacle des sciences. Devant les trois ministres du triumvirat exécutif, intérieur, extérieur et industrie, entouraient le premier consul. Avec subtilité, les membres du nouveau parti des Nonchalants de la cause entendue étaient parvenus au rang le plus proche de Chanoyan et montraient dans l'inclinaison de leurs chapeaux cette subtile différence que l'on verrait porter, avec l'ostentation d'une faute de goût, l'hiver prochain, dans les faubourgs de Valleraude. Après les dernières mesures de la valse nationale, Arpad Chanoyan se leva de l'estrade et d'un vaste mouvement de la main, pointa le doigt dans la direction du sud. Avec la majesté d'un édifice à la fois énorme et plein de grâce, *l'Ordre et Progrès* s'éleva dans les airs, retenu par une multitude de filins chacun tenu par un marin devenu lilliputien. Sans aucun bruit, car nul moteur n'était nécessaire pour l'ascension, nous nous sommes envolés au-dessus de Valleraude. Bientôt s'évanouirent les derniers hurrahs venus du sol pendant que nous agitions nos mains dans un salut fraternel. Glissant dans le coton des nuages, nous avons vécu le sentiment exaltant de l'élévation, cette élévation de l'âme. À l'avant de la nacelle, dans le poste de timonerie, Ensoulaeido, sa main unique posée sur la roue du gouvernail, regardait la ligne d'horizon où il cherchait des jalons car le compas,

Olinda

à l'approche du pôle, allait devenir imprécis. Olinda se tenait au plus près de lui, se protégeant du froid sous son grand poncho de laine. Astring, vêtu d'un manteau d'Astrakan ramené du Caucase, s'inquiétait d'un des moteurs car le pas de son hélice parfois ralentissait. Orlando regardait les nuages et tentait de relever leur degré d'humidité lorsque notre proue déchirait leur enveloppe. Mowen tenait le journal de l'expédition et Joaquim Heliodoro écrivait les faits de la journée accompagnés de ses pensées, dont je connaissais, sinon la teneur, du moins l'inspiration : l'expédition de *l'Ordre et Progrès* était la preuve éclatante de la victoire de la raison, l'oméga de la révolution positiviste, l'apothéose de la République de Valleraude.

XVI

Vous n'avez pas été sans remarquer, chers compagnons, mon attitude distante pendant les premiers jours succédant à l'envol. La raison en est simple. Je ne peux être en paix au milieu des hommes si je n'ai pas goûté auparavant la contemplation solitaire de la nature. Prétextant la nécessité d'une observation de navigation, je m'absentais de la nacelle et me glissais vers le poste avant, simple siège en osier suspendu au-dessus du vide. La masse du ballon masquait le ciel et sous mes yeux, défilaient les merveilles d'une géologie tourmentée aperçue sous un angle inédit ; crevasses dans des plateaux de granit devenus des stèles où le stylet d'un scribe semblait avoir inscrit un alphabet, crêtes des montagnes devenues des vagues figées dans leur élan, rides des rivières dessinant des figures convergentes, sillages des pirogues, longues traînées des troupeaux de cervidés, vol des condors à l'envergure démesurée surpris dans leurs règnes solitaires. Je regardais ces merveilles de la nature avec une émotion qui ne devait rien à l'intelligibilité de leurs causes, rien à la détermination

de leur mesure. Ces formes obéissaient à aucune autre finalité que celle de leur propre beauté. La géologie des vallées et des cimes devenait le spectacle d'un océan de pierres travaillé par une houle tellurique aux oscillations gigantesques se déroulant à l'échelle des temps immémoriaux. Je pensais à Cuvier, aux catastrophes bouleversant les âges. J'imaginai le lent mouvement de jalons placés au sommet des montagnes. L'espace devenait l'horloge du temps ! Ces rêveries géologiques me plongeaient dans le ravissement d'un astronome habitué à regarder le ciel à partir de la terre et faisant cette fois le chemin inverse. Je substituais à la mesure des géométries stellaires, l'émerveillement de ces formes mouvantes qui semblaient obéir à des dynamiques obscures, indifférentes à la matière dans lesquelles elles se révélaient.

Le soir, j'empruntais l'ombilic traversant le dirigeable de part en part et menant à son sommet sur une plateforme d'observation, située cette fois au-dessus du ballon. J'aimais me glisser dans ce trou dont le diamètre n'excédait pas la taille d'un homme. Il abritait une échelle de corde tendue entre les deux ballonnets d'hydrogène contenus dans l'enveloppe. Le passage était délicat. Toute étincelle aurait été fatale. Pour éviter le risque d'embrasement, aucune pièce de métal ne devait prendre le risque de se heurter à une autre et j'enveloppais dans des langes mes instruments d'astronomie. En passant dans l'ombilic, je guettais les coutures recouvertes d'un enduit vernis. La subtilité de l'hydrogène, si elle est l'alliée de l'aérostat, est aussi son plus grand ennemi. Elle n'a de cesse de chercher les fissures dans les plus hermétiques des enveloppes. Mon anxiété disparaissait à l'arrivée sur la plateforme. La beauté du ciel était telle que j'en oubliais de pointer mes instruments et je passais des minutes d'exception dans la solitude d'une élévation extrême. Je regardais les étoiles mais à la différence des nuits passées dans la coupole d'astronomie du Malhador, je n'observais plus, je contemplais.

Olinda

Distinction essentielle dont je n'avais nulle conscience, habitué depuis des années, à mesurer la magnitude d'une étoile, à calculer sa course, mais jamais à la contempler sans préconception, sans but, sans finalité. Sur cette plate-forme minuscule, au sommet de *l'Ordre et Progrès*, mon esprit s'est élevé, dilaté devrais-je dire, jusqu'à emplir l'immensité de l'espace, avec au-dessus de moi, le ciel étoilé et sous mes pieds, la masse silencieuse du ballon dirigeable.

XVII

Au sud de Valleraude, la géographie paisible des grands plateaux se tourmente sous l'effet d'une plicature géologique, faisant alterner des vallées profondes, des éperons de granit et des plaines de pierres abouchant au Finistère. Avant d'affronter la rigueur de ces régions extrêmes, nous fîmes escale à Vallès, dernière ville avant le désert. Accourus en masse à la vue de notre ballon, une centaine d'hommes, paysans, soldats et orpailleurs arrimèrent le dirigeable face au vent et l'ancrèrent contre la paroi du fort protégeant la ville. Nous fûmes logés dans la garnison et invités à la table du bourgmestre où furent conviés les notables de la ville impatients de rencontrer le capitaine Vitus Astring dont la renommée s'était étendue jusqu'aux histoires que l'on conte aux enfants. Lors de ces dîners, où notre capitaine faisait honneur à ces hôtes par un appétit à la mesure de sa corpulence, la conversation revenait sur ces étranges pèlerins venus du sud et prêchant une nouvelle religion. Les indiens et les anciens esclaves étaient les premiers convertis mais, plus inquiétant, des paysans et des ouvriers agricoles, pourtant éduqués au positivisme par l'instruction gratuite des maisons populaires, se ralliaient à eux, abandonnaient leur travail et masquaient leur visage. Ils se proclamaient fidèles de la révélation du visage de Dieu. Tout visage

humain leur était devenu sacrilège. Le dogme de cette nouvelle religion était inflexible : il exigeait la dissimulation de toute figure humaine sous des voiles opaques ne laissant passer que deux orifices pour le regard. On racontait des scènes invraisemblables. Des hommes et des femmes, le visage masqué se prosternaient en pleine rue, et se tournant vers le sud, récitaient des prières adressées au ciel. D'autres habillés de même, munis de gourdins, forçaient les passants à réciter des prières d'allégeance et considérait les visages nus comme des blasphèmes. Un récalcitrant, disait-on, s'était fait égorger sous les yeux de ses propres enfants. Cette nouvelle religion balayait les principes positivistes comme des fétus de paille soumis à la tempête. Ses prédicateurs prêchaient l'apocalypse et demandaient à leurs fidèles de convertir par la force les incrédules. Certains, aux yeux de tous, se donnaient eux-mêmes la mort en s'enterrant vivants dans le sol. En écoutant ces récits à la table du bourgmestre, je souriais intérieurement. Nous allions détruire par la raison ces élucubrations animistes. J'imaginais déjà l'exposition publique de la plaque de cuivre du daguerréotype où aurait été capturée l'image de l'aurore. Devant elle, défileraient en longues files les habitants de Valleraude. Dans les maisons populaires, nous enseignerions les principes de la théorie solaire - le voile ondulant de l'aurore est faite de particules solaires déviés par les forces magnétiques - et avec quelques aimants et limaille de fer, nous couperions l'herbe sous les pieds de ces nouveaux prédicateurs. Notre peuple, un instant égaré dans l'impasse de la régression animiste, retrouverait la voie menant à la religion de l'humanité.

XVIII

Le lendemain, le vent forçait et retarda notre départ. Désœuvré, Mowen a estimé amusante l'idée d'essayer le daguerréotype sur

les visages des orpailleurs de Vallès. Pour les attirer face à l'objectif, il a commencé par réaliser son propre portrait. Pendant plus de deux heures, les orpailleurs ont regardé attentifs et moqueurs le montage de l'appareil et ont adopté un silence absolu pendant la minute où il est resté immobile, la moue figée dans une pose avantageuse, la tête droite appuyée sur un support de métal. Sur la plaque retirée de l'appareil et travaillée par la chimie des révélateurs, apparurent lentement avec une exacte conjonction temporelle, deux trous sombres comme des puits sans fond, double foyer d'une ellipse parfaite, esquisse trouble où l'on crut un moment voir apparaître la face évidée d'un crâne dérobé à un ossuaire. Puis les chairs sont apparues et avec elles la ressemblance de l'image au modèle ; plissement des commissures que l'on nomme sourire, rehaussement des sourcils dans l'arc interrogatif, abaissement de la lèvre inférieure dans cette mine gourmande sculptée par l'habitude de la jouissance. Devant la révélation de l'image, les orpailleurs perdirent toute contenance. Certains en vinrent aux mains pour obtenir l'immortalité de leur physionomie. Si Joaquim Heliodoro n'était pas intervenu pour exiger l'arrêt de ces essais, Mowen aurait augmenté sa fortune car ces hommes frustrés, passant leur vie dans l'eau glacée, étaient prêts à céder leurs derniers grammes d'or pour une image dégradée de leur visage. La rumeur du miracle courut jusqu'à Vallès où une foule bientôt se pressa à notre campement. Devant la furie générée par le désir de chacun de posséder son image, nous avons convenu de tirer au sort dix habitants, indifféremment de leurs origines sociales et raciales afin de réaliser pour chacun un daguerréotype unique restant propriété de la République. Les dix portraits réalisés regroupaient des indiens natifs aux nez aquilins et au front bas, des esclaves affranchis au teint d'ébène, des notables portant le menton fuyant d'ancêtres européens, des orpailleurs aux joues creuses. Tous de races, d'origine sociales différentes, mais tous aux visages similaires en structure

Olinda

avec sa composition tierce, décrite par Lavater, la bouche et les mâchoires correspondant au nutritif, le nez et les pommettes représentant les passions, et le front, tierce partie, lieu de la volonté et la pensée. Ainsi, est représenté sur chaque visage d'homme, l'équilibre subtil des forces qui composent l'âme et le corps. Mais le visage n'est pas uniquement le reflet de l'être intérieur. En regardant ces visages, je voyais plus de diversité entre les individus de chaque race qu'entre les races elles-mêmes. Tous étaient singuliers, distincts en nature, sans confusion possible avec aucun autre. L'excitation était si grande qu'un orpailleur brisa par inadvertance une plaque sur lequel s'opérait la révélation de son visage. Une fêlure la traversait de part en part. L'homme hurla au sacrilège, parla de signe prémonitoire, et s'enfuit dans un état second, comme s'il était damné pour l'éternité. Superstition absurde, qui nous a amusé un temps, jusqu'au moment où nous apprîmes que l'homme s'était précipité dans un ravin et fracassé le crâne.

XIX

La preuve est aujourd'hui faite ! Pour vaincre l'air, il faut le dominer par la puissance ! Notre naufrage fut celui de notre présomption à nous jouer de l'atmosphère en voulant être plus légers que l'air. Nous n'avons pas compris que l'on ne peut s'émanciper de la pesanteur par la ruse d'un gaz artificiel en offrant nos flancs vastes comme des grandes voiles aux rugissements de l'ouragan. De son imminence, Orlando nous avait pourtant mis en garde dès notre départ de Vallès. L'accalmie subite du vent valait présage de la survenue d'un ouragan. Tu ne l'as pas écouté, Astring ! Tu n'as pas réprimé sous ta barbe, l'abaissement des commissures de tes lèvres, marque de ton mépris et a ordonné l'appareillage. Certes, la présence d'Orlando dans notre équipage n'avait pas eu

ton acquiesce- ment. Sur ma recommandation, elle avait été imposée par le cénacle, non pour nous aider à prédire le temps, mais dans notre ignorance de la nature de l'aurore. Quand Orlando observant la chute brutale du vent et la couleur des nuages nous a annoncé le danger d'une tempête extrême, tu l'as remercié avec condescendance, confiant dans ta connaissance de l'océan. Mais nous étions au-dessus des plaines de Patagonie ! Nul amer dans le ciel ! Dès les premières rafales qui saisirent le dirigeable et forcèrent son cap, il était encore temps de jeter les ancres et terrer la démesure de notre envergure dans quelques déclinaisons du sol. C'est ton orgueil, Astring, plus que l'ouragan, qui nous entraîné dans ces heures terribles où nous ne savions plus où étaient la terre et le ciel. Devenue un berceau mortel, notre nacelle était balancée en tous sens par la cruauté des vents. Tu ne savais que faire, Astring, de tes ancres dérivantes et de tes imprécations au timonier. Enfin, l'enveloppe de caoutchouc s'est déchirée et nous avons été jetés à bas. Meurtris, hagards, au milieu des débris de *l'Ordre et Progrès*, nous n'avons pas perdu courage et avons pris pour présage favorable l'absence dans nos rangs de nulle perte. Peu importe la disparition du gros de nos vivres, réduites à un sac de fèves et des biscuits de mer, nous étions proches du Finistère et quelques jours de marche devaient nous amener au cap. Là, nous pouvions établir un campement, reprendre nos forces et dans l'attente de secours, assurer notre autorité et observer l'aurore. La géographie en a décidé autrement. Notre marche fut lente, ralentie par les ravins, empêchée par les failles qui nous contraignaient aux détours. Un vent glacé mis nos visages à la torture. Nous dûmes nous protéger par des masques tirés du caoutchouc du ballon, mais ils nous collèrent à la peau. Retrouvant une pratique indienne, Ensoulaeido nous invita à faire des masques d'écorce prise sur les bouleaux jononnant notre piste et nous pûmes ainsi sans péril affronter de face la cruauté du vent. Le troisième jour, au matin, nous avons

Olinda

vu au loin des ombres remontant vers le nord. Une trentaine d'êtres, dont nous ne pouvions distinguer sous leurs capuches de jute cachant leurs visages, s'ils s'agissaient d'hommes ou de femmes, marchaient en procession en marmonnant des incantations. Ces pèlerins de la nouvelle religion venaient du sud et portaient rejoindre les campements des adeptes de la révélation australe. Voyant notre dénuement, ces pèlerins partagèrent avec nous leurs pains qu'ils firent cuire sous des feux de tourbe. Jamais, pendant ces heures passées ensemble, ils n'enlevèrent leurs voiles, mais le soir près du feu de camp, dès que nous eûmes retiré nos masques d'écorce, l'un d'entre eux s'adressa à nous et nous exhorta à cacher notre visage. Tout dans sa voix, son énonciation, les maladresses de son langage, et le port absurde d'un vieux parapluie, révélait un ancien esclave des mines de Vallès. Avec ses compagnons, il était parti vers le grand sud et avait vu la révélation australe. Sa voix s'exaltait et son récit devint une incantation, reprise par ses compagnons. Parmi le fatras ésotérique et ses appels à la prière, il était question d'unicité de la lumière. Après s'être prosternés à terre jusqu'à toucher le sol, la tête orientée vers le sud, ils se levèrent et reprirent la marche vers le nord, marchant l'un derrière l'autre, unis dans ce destin commun que nous estimions alors être l'enfant d'une chimère.

XX

À l'envers de leurs traces, nous avons repris notre route et avons rencontré une vieille indienne qui errait en recherche de nourriture, un enfant chétif accroché à un sein aride, indifférente à la pluie glacée. Nous sommes restés dans sa hutte une journée entière. Ensoulaeido lui a donné sa dernière ration, échangeant avec elle des propos affectueux dans un dialecte que nous ne comprenions pas. Le soir, nous avons partagé avec elle notre

Olinda

feu. Son enfant s'étant endormi dans les bras d'Olinda, elle s'est levée devant nous et s'est mise à danser d'un pied sur l'autre en chantant une mélodie gutturale. Spectacle qui m'aurait paru grotesque si je n'avais été subjugué par ce rythme primitif où ses pas marquait une scansion selon la métrique rigoureuse d'un dactyle, un temps long suivi de deux temps brefs. Devant la danse de cette vieille indienne, et les prévenances que lui offrait Ensoulaeido en accordant ses pas aux siens, Mowen ricana méchamment et se moqua, traitant l'un d'Énée et l'autre de Didon. Cette nuit était d'une perfection extrême. On distinguait avec netteté les ciselés de toutes les constellations australes. Tour à tour, je vous les montrais du doigt et désignais chacune d'entre elles. Je pointais l'index sur Alpha du Centaure, objet céleste singulier, composé d'une étoile double de forte magnitude. En me voyant tendre la main vers l'étoile, la vieille indienne s'agita et commença à marmonner un long récit qu'Ensoulaeido nous traduisit au fur et à mesure. C'était un mythe indigène comme il en existe, paraît-il, des centaines, mais celui-ci s'est inscrit dans mon esprit comme s'il avait été gravé à la pointe d'un clou rougi au feu. Il commençait ainsi :

« Aux temps premiers, quand animaux et humains partageaient la parole, un jeune chasseur, irrité par l'étroitesse d'un territoire de chasse devenu stérile et à qui son clan destinait comme épouse une vieille édentée en place d'une jeune beauté aimée mais issue d'une lignée interdite, s'enfuit en terre étrangère au-delà des montagnes, décidé à gagner sa belle par la dotation d'un gibier extraordinaire. Il rencontre dans une forêt aux arbres inconnus, un jaguar qui l'avertit de ne pas prendre pour cible ses propres proies. Il n'en tient cure, abat et mange un tatou, puis dans les marais, un alligator lui tient le même langage, et à nouveau il dédaigne l'avertissement

Olinda

et dévore une poule d'eau. Un faucon l'avertit de même. Il n'en tient nul compte et attrape une hermine. (Avez-vous remarqué ? Tout va toujours par trois, comme dans nos contes d'enfant !) Muni de ses trophées, il retourne chez lui, où le chaman courroucé le transforme, lui et sa jeune aimée, en deux poissons auxquels il arrache à chacun un œil avant de les précipiter au fond du lac. Depuis ils tournent sans cesse l'un autour de l'autre sans jamais pouvoir se rejoindre. »

Ce résumé fait de mémoire ne rend pas justice à la longue saga qui nous a tenu éveillés pendant une soirée entière. Mais il est clair. Cette fable, contée par cette indienne du bout du monde, illettrée jusqu'à l'ignorance de l'alphabet, est une théorie de l'origine d'Alpha du Centaure, étoile double visible par un œil exercé aux ténèbres. Quelle folie serait de lui enseigner les faits de l'astronomie scientifique et de la convaincre de la justesse de l'explication de Sir William Herschl : chacune de ces étoiles tourne autour de sa jumelle suivant les lois exactes de Kepler ! Elle les aurait rejetés comme on rejette les délires de nos fous en les jugeant absurdes.

XXI

Mes chers compagnons, je vous ai rappelé cet épisode pour vous convaincre de remettre en question vos certitudes. Mais je ne peux vous en vouloir d'avoir jusqu'au bout conservé votre foi dans la religion de l'humanité. Il s'en est fallu de si peu en moi pour que l'illusion se déchire et que la vérité m'apparaisse. Si peu, si ce n'est mon amour de la contemplation du ciel. Rappelez-vous, vous étiez encore tous là, exténués par la faim mais la pensée encore alerte, lorsque notre errance dans le désert nous a emmené dans le plus étrange des lieux. Des pierres levées,

maintenues verticales par leurs fondations profondes, résistantes aux ouragans les plus féroces, dessinaient un cercle parfait d'un rayon long d'une centaine de mètres. Le cercle était si vaste que nous mîmes longtemps à nous rendre compte de sa circonférence lorsque nous nous tenions près de l'une de ses pierres dont la hauteur dépassait de plusieurs têtes celle d'Astring, le plus grand d'entre nous. L'origine de ces mégalithes divisa nos avis. Joaquim Heliodoro parlait d'une aire sacrée dédiée aux sacrifices humains pratiqués au nom d'une ancienne religion animiste dont on avait entendu parler jusqu'à Valleraude et qui avait été éradiquée lors de la révolution positiviste. Astring nous a appris que des aires similaires existaient en Europe. Lui-même en avait vu sur les contreforts du Caucase et évoquait des stèles funéraires pour des guerriers disparus au combat. Nos autres compagnons, épuisés par la faim, cherchaient quelques baies et racines dans les rares buissons poussant entre ces pierres, et semblaient indifférents à l'étrangeté du lieu. Je ne savais que penser et penchait alternativement pour l'une et l'autre thèse. Nous établirent un campement sommaire au centre de cette géométrie minérale et nous préparâmes à passer la nuit. Astring prit le premier quart et entretenait le feu, puis il me réveilla et je pris le relais. Je scrutais les pénombres, inquiets des bruits qui révélaient la présence menaçante des loups. Lorsque seul le vent répondait à mon écoute, je me rassurais, portais mon regard vers le ciel et méditais sur la nuit. Nous nous sommes égarés en classant l'humanité par genres et par races. Beaucoup plus pertinente est la distinction entre les êtres qui s'éveillent à la nuit et ceux qui s'excitent dans la fadeur du jour. On chercherait en vain une raison au fait qu'un être soit de nuit ou soit de jour. Bien sûr, on compte parmi les êtres de nuit, les poètes, mais on ferait fausse route en imaginant que toute poésie est nocturne en oubliant ce qu'elle doit à la lumière. On se perdrait tout autant à définir les êtres de nuit par leurs activités. La sentinelle peut

passer ses nuits de garde à attendre l'aube dans la peur des ténèbres. Le boulanger prépare sa pâte au cœur de la nuit dans l'indifférence aux étoiles. Non, la raison qui préside à l'existence de ces deux catégories est simple : la méditation des êtres de la nuit sauvent l'humanité de la banalité du jour ! Je méditais ainsi dans cette nuit profonde, immense, sans Lune et la signification des pierres levées se révéla : l'étoile la plus basse de la Croix du Sud était alignée avec la pierre la plus haute placée devant moi. En regardant les autres pierres, je compris qu'elles étaient disposées de façon à donner une estimation de la distance des autres étoiles. Un observatoire céleste ! Nous dormions au milieu d'un observatoire astronomique créé par un peuple indigène connaissant la carte du ciel. Jusqu'au matin, je fus agité par des pensées confuses car je ne pouvais me soumettre à la vérité de cette découverte. Non pas que je fusse ignorant de l'histoire de l'astronomie, de l'orientation cardinale des pyramides d'Égypte, des temples solaires de Samarkand, des 365 marches des observatoires Aztèques, des tables de calcul des navigateurs arabes et des ingéniosités des peuples anciens calculant la course des astres avec quelques cadrans. Mais dans le dénuement absolu où nous nous trouvions, l'intelligence de cet observatoire minéral me subjuguait jusqu'à mettre à bas le dogme de l'avancée des sciences auquel j'avais adhéré avec une fougue dont le fondement était - je m'en suis rendu compte cette nuit - le refus du mystère. Mystère des correspondances entre les cristaux de neige éphémère et des diamants à la dureté éternelle, entre les ramifications de nos anatomies et celles des arborescences végétales, entre les ourlets d'une fleur entrouverte et le dessin des lèvres d'une femme aimée. Mystère des flammes dont chacune est nouvelle, jamais superposable à aucune autre, et ceci depuis la nuit des temps où l'homme a recueilli, d'un orage ou d'un volcan, le feu originaire. Mystère des cascades et des tourbillons, des spirales de l'eau dans le plus infime des ruisseaux comme dans

Olinda

le plus grand des océans, dans la tournure des coquillages, et peut-être, un jour, une lunette à l'optique puissante découvrira dans les Nuages de Magellan, dans les Oiseaux de Paradis ou dans la constellation de l'Autel, des nuées d'étoiles configurées en spirales. Et si c'est le cas, si les formes sont indifférentes à leur matière, si elles correspondent et résonnent entre elles au-delà des dimensions de leur réalité perceptible, la connaissance ne peut être déduite de l'observation d'un objet, de sa mesure ou de la description de son comportement. Toute connaissance objective est une errance devant le mystère et les poètes ont raison ; seule la métaphore donne accès à la vérité.

XXII

Nous nous sommes égarés dans l'appel à la raison pour nous protéger de l'attraction du mystère. L'homme ne peut vivre et bâtir des sociétés sans accepter l'immanence du mystère. Auguste Comte le savait plus que quiconque puisqu'il a tenté d'induire une nouvelle sacralité, celle de l'humanité, pour parachever l'avènement du positivisme. Mais c'était là une création artificielle, à l'inspiration mystique dévoyée, banalement imitative, nourrie par l'exaltation de cet amour sublimé, voué à la figure diaphane d'une phtisique en fin de vie. Quelles illusions avons-vous entretenues ! L'homme a besoin d'un dieu un plus consistant que ce fantasme issu d'un philosophe sénile : ce grand Être abstrait composé des souvenirs des grands hommes défunts ! Quelle illusion ! Rapporter l'image d'un météore pour détruire un miracle ! La preuve aurait été, de toutes les façons, refusée. Les hommes la délaisserons. On ne peut lutter contre le désir de Dieu. Qu'il y a-t-il dans l'homme, et ceci depuis le début des âges, qui s'oppose à la plus simple des paix civiles ? Et ne me parlez pas de ces indiens perdus sur cette Terre de Feu, comme d'une société parfaite, indifférente à l'histoire ! Vous avez croisé comme

Olinda

moi ces villages de huttes misérables où étaient accrochés les crânes de leurs ennemis tués dans des guerres aussi sauvages que celles que l'homme civilisé a menées. As-tu réfléchi, Joaquim Heliodoro, lors de tes méditations sur l'avenue de l'ultime société, positiviste, parfaite, raisonnable, à ce fait si étrange : les hommes ont appris à dominer les éléments, l'eau, le feu, la vapeur, ils savent fondre l'acier, créer des images, pénétrer les corps pour en extirper les maladies, générer de l'hydrogène, naviguer au sextant et dénombrer les étoiles, mais ils n'ont fait nul progrès dans les conduites humaines ? Les civilisations croissent, prospèrent, meurent en ne laissant aucun acquis durable sur la manière de vivre ensemble. Nous nous haïssons, nous nous entretenons, nous nous mettons en esclavage, et devons ériger pour éviter notre destruction mutuelle de fragiles citadelles, droit, gouvernements, institutions, construites sur du sable et entraînées à la première marée. Combien plus puissante est la religion, qui accepte l'existence de l'omnipotence et ramène les illusions de l'homme à l'évanescence des cendres !

XXIII

Errant dans le désert des pierres, nous avons atteint le bord d'un ravin creusé par un ru depuis longtemps asséché et dont les flancs étaient couverts de bosquets d'épineux gorgés de baies à la couleur pourpre. Nous nous sommes gavés de ces fruits à la saveur trompeuse. Ils nous ont déchiré les entrailles et longtemps nous avons balisé notre piste d'excréments sanglants. Le lendemain, un reflet lointain dans le désert nous a entraîné vers le mirage d'une eau salvatrice, devenue à notre approche une flaque fétide et saumâtre. Puis nous avons espéré nous nourrir des dons de l'océan et avons gagné le littoral. Sur la grève battue par la colère des houles, aucune vie ne s'accrochait à

Olinda

ces rochers stériles et même les oiseaux de mer, dont nous aurions pu dévasté leurs nids, semblaient avoir déserté ce Finistère. Et là, désespérés, ayant dévoré jusqu'aux lanières de cuir et mangé la graisse de nos fusils, nous avons contemplé la majesté de cétacés aux courbes somptueuses et au souffle puissant. Ah, être Jonas ! vivre dans la baleine, devenir baleine, nourrir notre chair de ces myriades d'animalcules se pressant au tri de nos fanons ! Mais toi, Ensoulaeido, quelle est l'obscur abnégation qui t'a rendu insensible à la faim ? Comment as-tu pu accepter de continuer à avoir le dos meurtri par les lanières de cuir du daguerréotype, lourd coffre de chêne protégeant les plaques de cuivre et t'avoir fait ressemblé ainsi à une bête de somme ? Est-ce par l'atavisme du sang de tes ancêtres enchaînés au fond des cales venues d'Afrique ? La République ne t'a donc pas affranchi ? N'as-tu pas reçu d'elle le statut qui t'étais dû ? N'as-t-elle pas offert à ta mère, indienne à la peau de cuivre, la protection contre la haine, dont la moindre ne fut pas celle de ses congénères pour son commerce avec l'homme d'ébène dont tu es le fruit à la couleur incertaine ? N'as-t-elle pas ouvert les bras pour t'accueillir en son sein et faire de toi, homme libre, le pilote de son ballon dirigeable ? Ne peux-tu rompre cette chaîne qui lie le maître à l'esclave comme l'esclave au maître ? Non, je ne peux le croire. Tu as porté cette charge car tu savais qu'elle était la seule garantie de la réussite de notre mission. Ramener l'image de l'aurore était ton seul but. Mais notre mission n'avait plus de sens ! Nous étions devenus une horde sauvage, des chiens errants rendus fous par la torture de la faim. Et pourtant, Ensoulaeido, tu continuais, seul, sans autre ordre que celui que te dictait ta conscience, à porter sur ton dos le coffre de chêne. Quand Olinda s'est écroulée au sol, tu as enfin déposé ta charge absurde et saisi le corps à bout de force de la Vigilante du juste courroux. Il était encore temps à ce moment d'emmener Olinda au plus loin de notre horde. Tu avais l'endurance nécessaire. La

Olinda

force de votre idylle vous aurait fait jouer du désert de pierres et la tendresse de vos regards auraient pu tromper l'atrocité de la faim. Vous seriez arrivés au-delà de la plaine et recueillis par une caravane d'orpailleurs vous auriez atteint Vallès et, de là, gagné les faubourgs de Valleraude.

XXIV

Valleraude ? Qui sait ce que vous auriez trouvé alors ? Une capitale en deuil de la perte de son grand capitaine, Vitus Astring ? Une ville en affaires devenue indifférente aux explorations du monde ou bien encore, - quelque chose en moi me pousse à l'imaginer en détails comme si cette image mentale était une réalité révélée - une ville conquise par la nouvelle religion australe. Oui, tel Cassandre prophétisant la chute de Troie, je pressens la chute de la République de Valleraude. Sans ennemi extérieur, pire des situations pour une nation, elle s'est forgée un ennemi intérieur et a échangé la paix aux frontières pour la guerre civile. La République est progressivement affaiblie par le jeu trouble des Nonchalants de la cause entendue, trahie par l'alliance contre nature entre les Vigilants du juste courroux, les Fidèles de la révélation australe et les membres renégats de l'Apostat jugeant la politique de Chanoyan contraire aux enseignements d'Auguste Comte. Le déroulé des événements est inexorable : les Vigilants du juste courroux refusent d'accorder au cénacle les moyens de réprimer la nouvelle religion, prétextant qu'elle est celle des opprimés, des indiens et des anciens esclaves. Les Nonchalants appellent à la tolérance et nient toute menace. Certains membres de l'Apostat, haïssant Chanoyan, agissent dans la clandestinité en donnant aux Fidèles de la révélation australe les moyens et les renseignements nécessaires à la mise à bas de la République. Ils le font avec la conscience faussée d'une action juste : Chanoyan

Olinda

a travesti et détourné à son profit la pensée d'Auguste Comte en brûlant les étapes de l'histoire pour établir sa dictature. Il est donc légitime de le renverser et de rétablir la succession des phases de l'histoire. Les Apôtres de l'apostat se persuadent du bien-fondé de leur trahison ; la religion de la révélation australe doit être libre de se déployer car elle est la dernière illusion avant la survenue du véritable âge positiviste. Erreur dont ils ont à peine le temps de prendre conscience. Dans le chaos généré par des paysans incultes et des indiens fanatisés par la nouvelle religion, ils sont enterrés vifs ainsi que les chefs historiques des Vigilants pendant que les Nonchalants fuient à l'étranger retrouver les exilés de la Monarchie. Cette scène est certaine. La nouvelle religion se propage avec fulgurance comme si la répression imposée par plus de deux décennies d'un positivisme dévoyé avait renforcé en silence la puissance du sentiment religieux. La mort de Chanoyan s'impose à mon imagination mais je refuse à ma fantaisie l'image d'un Néron déclamant des vers devant Rome en flammes. Non, Chanoyan lutte pied à pied pour maintenir la République, en appelle tour à tour à la tolérance, à la répression, tente le référendum, puis le concile, admet la relativité de la pensée positiviste, se compromet en promesses. Trahi par ses proches, Chanoyan, finit par être traîné par la foule insurgée, enchaîné au pilori par d'anciens fers d'esclaves qu'on alla chercher dans les caves et lapidé par les adeptes de la nouvelle religion. Mais à quoi bon m'abandonner à ces visions prophétiques ? Le sort de Valleraude, à cette heure, m'indiffère et les passions des hommes ne me concernent plus.

XXV

D'où me vient, Olinda, le désir de te parler de la grâce ? Du souvenir de l'élégance de ta marche dans le désert de pierres avant

Olinda

que tes forces t'abandonnent ? Non, cela n'est qu'une dégradation de la grâce dans l'apparaître du corps. Ta grâce, Olinda, est celle d'une âme capable en toutes circonstances d'aiguiser la beauté de l'intelligence. Cette grâce est celle des rêveries d'enfants fuyant la bêtise adulte dans leurs mondes imaginaires. Elle est celle des amants assouvis aux corps encore enchevêtrés écoutant dans le silence de la ville endormie, joue contre joue, la conjonction de leurs souffles. Olinda ! Je n'ai guère l'habitude de m'adresser aux femmes et encore moins d'employer avec elles un tutoiement, que dans d'autres circonstances, j'aurai jugé intempestif. Non que je sois prude ou ignorant des femmes. Comme tout homme, j'ai eu ma part : initiations tarifées, aventures de jeunesse, mariage de maturité. J'ai appris la dure leçon de toute vie : l'amour voyage de la braise aux cendres. Aujourd'hui, avec toi, il s'agit de tout autre chose. Olinda, lors des premiers soirs de notre envol au-dessus des plaines de Patagonie, sous le bruissement de nos hélices, tu nous a raconté comment tu as guidé la lutte des Vigilants du juste courroux pour l'abolition de l'esclavage. Ton regard devenait de feu, ta poitrine se tendait d'exaltation tout juste contenue. Tu nous parlais des chaînes et des cales des vaisseaux d'Afrique, des viols et des abominations, ramenant tout homme et femme à du bétail vendu à la criée. En écoutant tes récits, je sentais en moi monter un désir nouveau, non pas cette excitation du corps qu'un homme de mon âge ne ressent plus, mais une force de vie chassant mes anciennes prudenances, paravents de lâchetés à moi-même inavouées. Olinda, peu important les événements réels, leurs lots de déception, leurs destructions d'illusions. Olinda, Vigilante du juste courroux, jusqu'au bout, tu as conservé ta foi dans la civilisation des hommes et ton espoir d'une société égale. Sans doute, un esprit chagrin démontrerait les fondements secrets de ta passion pour l'égalité, toi dont la beauté, l'intelligence et la fortune te plaçaient dès ta naissance au-delà du commun. Mais peu importe la nature

Olinda

secrète de ta passion, je suis envieux de ta foi et de cet espoir qui ont déserté mon âme devenue un tombeau d'amertume. Mon inclination à ton égard n'est en rien liée au partage de tes idéaux. Le hasard des destinées m'a rendu indifférent à la forme collective de la vie. Sa raison est d'un autre ordre. Olinda, en toi, je vois vivre la grâce d'une enfant de lumière, une enfant de ma propre chair. Tu n'étais pas née, Olinda, pour connaître cette journée sans pareille, celle de la grande éclipse qui voici plus d'une trentaine d'années a obscurci le soleil de midi plongeant les collines du Malhador dans une pénombre tout juste éclairée par une circonférence de lumière laissée en charité par la Lune au Soleil. Ma fille unique, une enfant dont je ne veux ici prononcer le nom, était dans sa dixième année. Elle vivait à l'observatoire et sa mère et moi, étions ses seuls précepteurs. C'était une enfant dont le rire de cristal, comme le tien, Olinda, égayait l'austérité des murs de l'observatoire. Lorsque l'éclipse fut annoncée - et je dois le dire, j'étais de tout le continent le seul à avoir prédit l'heure de son apparition - mon enfant s'enthousiasma au-delà des convenances. L'éclipse du Soleil était devenue pour elle la promesse d'un nouvel âge. Pendant les semaines qui précédèrent l'éclipse, ses nuits furent agitées par des rêves dont elle me faisait part au réveil : des images inachevées de princesses et lutins, vivant dans des citadelles de diamant, de vaisseaux aux voiles déchirées dérivant sur des rivières argentées. Son agitation me semblait excessive mais aucune remontrance de ma part, ni caresse de sa mère, ne calmaient son excitation qui monta en puissance jusqu'au matin de l'éclipse. J'avais préparé à l'avance des lunettes de vue dont j'avais opacifié les verres au noir de fumée. Contre toute raison, elle les refusa avec force et exigea de regarder l'éclipse, en face, sans cet attirail qu'elle jugeait dégradant. Aucun argument ne porta sur une résolution aussi infantile et dangereuse, et excédé par une passion devenue caprice, j'enfermais ma fille le temps de l'éclipse dans un sellier

Olinda

obscur. Plusieurs semaines après, une maladie insidieuse s'installa dans la jeune poitrine de mon enfant. Sa mère accusa le vent glacial de l'observatoire, mais sur la détermination secrète de cette maladie, je savais à quoi m'en tenir. L'année ne s'était pas achevée, la fièvre l'emporta. C'est donc un père portant en lui la douleur de la perte redoublée de celle de la faute qui vient, Olinda, te demander l'apaisement.

XXVI

Sais-tu, Olinda, que lors de notre halte à Vallès, je t'ai surprise à la rivière. Nous étions encore à attendre l'apaisement du vent qui retenait notre départ et tu nous avais quitté pour descendre voir les orpailleurs à la rivière. N'étant d'aucune utilité aux préparatifs du ballon, j'ai pris le même sentier. Les orpailleurs étaient au travail, à mi-corps dans l'eau glacée, agitant la grande battée et les tables à secousses où ils triaient entre les miettes de schistes aux reflets trompeurs et les rares paillettes que leur désir les amenaient à nommer pépites. Ces paillettes étaient si minuscules qu'ils étaient obligés de les conserver dans de petits tubes de verre qu'ils rangeaient dans leurs besaces entre couteaux et pistolets. Sans doute, le soir devant les flammes de leur feu de camp, devaient-ils faire refléter les magnificences de cet or infinitésimal. J'ai regardé ces hommes aux traits rudes, chacun gardant sa concession d'une vigilance jalouse, dans l'espoir d'une fortune extirpée à la nature, puis ne te voyant pas, j'ai descendu la rivière. M'écorchant les mains sur les pierres, je parvins au-delà d'un gour à un élargissement de la rivière où l'eau devint pourpre faisant naître en moi l'image d'un écoulement sanglant. Cette saignée de la nature était due à un éboulement en amont et l'argile s'était mêlée à l'eau. Elle filait entre les masses blanches des rocs de granit qui prenaient les formes de silhouettes féminines aux courbes adoucies. J'ai descendu encore le cours du

Olinda

torrent, louvoyant entre ces statues indécises. Au détour d'un passage de roches, j'ai entendu les éclats de ton rire de cristal émergeant avec netteté au-dessus du grondement de l'eau. Dans la déflexion créée par un coude de la rivière, l'eau s'apaisait en une retenue bordée d'arbrisseaux et dans cette piscine probatique offerte par la nature et inondée d'un soleil d'automne, tu plongeais ton corps nu et t'amusais des filets rougeâtres glissant entre tes seins. Olinda, savais-tu alors la magnificence de ta destinée ?

XXVII

Olinda, l'eucharistie de ton corps dont à l'agonie tu nous a promis le don est celle de la beauté du monde. La disjonction, au destin si funeste, séparant l'homme de la terre est abolie. Nous ne ressentirons plus la nostalgie de la beauté des étoiles, nous sommes devenus étoiles. Nous n'aurons plus à nous préoccuper des querelles des hommes, par l'irradiation de ta chair, nous sommes pétris d'une paix éternelle. Par ton offrande, nous nous séparons de nous-même et c'est bien ce qu'il convient de faire. Les circonstances de nos existences sont contingentes : une époque, une origine, une ascendance, une géographie, un corps, une descendance sur laquelle nous avons l'illusion d'avoir prise, des amours avec leur printemps, été, automne et hiver, et des détestations pareillement séquencées. Par-dessus ces contingences, il existe un moi, singulier, contemplatif de sa propre existence, orgueilleux de son image, c'est ce moi qu'il convient d'abjurer dans le don sublime de ton corps à laquelle, à l'agonie, tu nous as conviée. Nous n'avons pas commis cet acte par nécessité, cette fille de joie de la réalité, mais avec la lucidité d'un geste assumé. Mes chers compagnons, ne détournez pas votre regard, des chairs en lambeaux offerts à la pureté des flammes, car ce

Olinda

feu nous prépare à la fraternité des êtres. N'ayez pas de rejet devant les parfums de la chair mêlée aux lauriers car cette eucharistie est celle du sacrifice de la plus aimée. Ne prenez pas en horreur le craquement de ses os délicats sous vos mâchoires, car il est charité. N'ayez nulle honte à la jouissance de la chair déchirée par vos dents, car elle est également charité. N'ayez nul dégoût de la chimie des sucs qui dissolvent en nous la chair aimée et assouvit notre faim, car elle aussi est charité. Mes frères, le sacrifice d'Olinda n'est en rien comparable à une anthropophagie raisonnée qui chercherait une absolution au nom de la précéden- ce des vivants sur les morts. Il n'est pas la subversion d'un interdit fondamental à laquelle nous aurions été conduits par ce même venin qui mène l'homme à se soumettre aux alinéas du catalogue sans fond des perversions humaines : coprophagie, nécrophilie, zoophilie, pénétration des corps impubères, sadisme, masochisme, jouissance des fétiches... Nulle voracité indigne et égoïste telle celle du nourrisson, aiguillonné jusqu'à la douleur par un appétit sans mesure et mord au sang le tétou de sa mère. Non, notre acte ne prend pas source dans ces motifs profanes. Il fonde en nous une nouvelle alliance. Je ne parle pas ici de l'illusion d'une élection divine, de l'exemption d'un péché originel, ni de la soumission d'une confrérie de chameliers assoiffés du désir de martyr. Non, je vous parle d'une alliance d'une autre portée. Ma prophétie n'est pas celle d'un anachorète, errant dans le désert, hallucinant la voix d'un père mort assassiné par ses fils. Ce qui nous lie ensemble, mes frères, et c'est là notre unique religion, est l'alliage des forces de la vie à celles, silencieuses et imparables, de la mort. Cet alliage, consommé dans la chair d'Olinda, est ce qui fonde notre humanité. Je le sais, la douceur d'Olinda en nous venait à a peine de s'éteindre que nous étions déjà redevenus des bêtes ! Mais, avant de nous entretuer dans des meurtres atroces, et pour certains d'entre vous de choisir

Olinda

l'abrégé de vos souffrances, nous avons vécu un instant d'éternité.

XXVIII

Joaquim Heliodoro, tu nous a quitté au moment où les loups couraient autour de nous, non pas en tous sens, cela serait leur faire injure, mais de façon méthodique, l'un hurlant derrière nous, les autres sur nos flancs nous poussant vers l'avant, vers le piège des falaises de granit. Admirables animaux, capables d'errer des nuits entières en solitaire, en hurlant à la Lune, puis reconstituant en un éclair des meutes ordonnées pour cette merveille d'intelligence collective : la chasse ! Sommes-nous si proches d'eux ? Je ne le crois pas. La meute n'est pas cruelle comme la société des hommes, elle est efficace. Joaquim Heliodoro, je ne peux m'empêcher de penser que tu as voulu rejoindre les loups. Aller au-devant d'eux, plutôt que subir leur assaut ? Ta volonté d'aller au-devant de la mort ne peut être comparée à la lâcheté d'Astring cherchant dans le métal d'une arme qu'il a maintenue longtemps sur sa tempe, l'absolution d'un orgueil imbécile nourri au lait du prestige. Orlando, tu as pris le parti du froid et laissant de côté ton masque d'écorce et tes gants de fourrure, tu as marché jusqu'à devenir ombre parmi les ombres, devant un ciel de crépuscule. Orlando ! Ta perte est ma perte. Crois-tu que je sois ignorant de tes dernières pensées ? Je les connais car elles m'appartiennent autant qu'à toi. Tu m'as rejoint dans ma philosophie : l'homme advient dans l'éloignement du monde. Seule la solitude de la pensée ouvre à la visite de l'infini. Mowen, nous nous devons la vérité en ces heures ultimes. Ma détestation prend son élan dans l'envie secrète que je porte à ton égard. Chaque homme possède une seule vie qui l'entraîne sur des chemins dont on ne revient pas. Certains parviennent au

Olinda

succès, à la faveur de leurs dons, des circonstances, du hasard et de la fortune. Nous les rencontrons à la croisée des routes et attribuons à leurs atours, les signes d'une réussite qui s'est dérobée sous nos pas. L'envie de ta brillance est le ferment de la détestation de ton visage, car au fond, il n'aurait fallu que d'un rien pour que je fusse à ta place. Au plus profond de notre errance, quand sous nos masques d'écorce, nous sommes devenus des chiens, tu as été le premier d'entre nous à vouloir à commettre un nouveau sacrilège. D'un coup de hache, tu as porté le coup mortel à Ensoulaeido, tu t'apprêtais à découper les lanières de sa chair, quand Orlando, d'une décharge de son revolver a mis le terme qu'il convenait à ton existence. Mais je te parle encore comme un frère en humanité, Mowen, car sous le sable d'un linceul imparfait creusé dans une terre infertile surplombant une falaise de granit, tu es encore homme parmi les hommes et le meurtre commis de celui-ci qui gît dans la tombe qui borde la tienne, est celui de tout homme envers tout homme.

XXIX

Chères constellations de l'hémisphère sud ! Vous êtes toutes présentes cette dernière nuit, comme vous le fûtes avant ma naissance et le serez après ma mort. Vous ne portez pas les noms illustres de la mythologie d'un autre âge, mais ceux, simples et beaux, des instruments des navigateurs : Carène, Voile, Sextant, Boussole, et des animaux aimés de notre continent, Oiseau de Paradis, Caméléon et Toucan... Même cette nébuleuse sombre, étrange, obscure, inquiétante, antichambre de l'enfer, connue depuis les premiers navigateurs venus d'Espagne porte le nom si simple de Sac à Charbon. Êtes-vous le fruit d'une création de l'homme projetant sur le hasard de vos dispositions, des figures secrètes, consolatrices ou monstrueuses ou avez-vous une

Olinda

existence ? Êtes-vous des formes contingentes comme celles de pierres roulées par le torrent sculptant des figures familières à l'homme, ou êtes-vous des signes inscrits pour l'éternité et qui nous appartient de déchiffrer ? Les fondements de la géométrie d'Euclide ne sont-ils pas inscrits dans vos agencements d'étoiles, rigoureux et immuables ? Une vie d'astronomie ne m'a pas suffi pour vous répondre. Mais, dans votre silence, j'entends votre appel. La parabole de cet ancien évangile disait vrai. C'est par le retour à la poussière que nous rejoindrons le ciel. Et vous êtes poussière d'infini. Heureux celui qui dans l'agitation des relations humaines se prépare à la mort ! Je ne parle pas de ces simagrées d'ermites et de ces moines dormant la nuit dans un cercueil pour se forcer à se souvenir de l'inanité de l'existence. Je parle de la longue familiarité intérieure d'un homme avec la proximité de la mort. Peut-être est-ce la source de ma passion pour les étoiles ? Comme les pharaons de l'ancienne Égypte endormis dans leur sarcophage placé dans l'azimut exact des étoiles éternelles, j'ai vécu dans l'attente de la mort, le regard orienté vers les constellations immortelles.

XXX

Je suis seul et la mascarade du monde s'éloigne. Je suis seul mais je n'ai pas peur. Je parle, et mes mots gonflés au vent, suffisent à mon courage. Ils ne seront écrits nulle part. Peu m'importe. Ma religion n'a pas besoin de texte. Elle est inscrite pour l'éternité dans les feuilles d'argent des chênes du Malhador, dans les dessins obscurs des dalles de schiste qui soutiennent mon observatoire, dans les volutes des nuages descendant sur les collines, d'où parfois par beau temps, j'apercevais l'océan. Mon adieu au langage est douloureux. Il est sans commune mesure avec celui que l'on adresse aux êtres aimés, car à celui-là nous nous y

Olinda

sommes depuis longtemps préparés. Ne vous étonnez pas de cet épitaphe d'un homme dont la réputation est d'aimer le silence. Je parle de ce langage intérieur, silencieux en apparence, fait de la jouissance du pouvoir des mots, tonitruant de résonances, allitérations, métaphores, anapestes et anagrammes, qui témoigne à l'inverse de ce voudrait nous le faire croire notre orgueil, que c'est bien le langage qui supporte l'homme. Plus douloureux encore est l'adieu aux arbres de Malhador. Ces déferlements de matière vers la lumière en supplication du ciel qui ont tant de fois apaisé ma peine : chênes aux troncs nouveaux, hêtres, tilleuls, figuiers, immenses cèdres dont les pousses primitives furent prises par nos pères sur les montagnes de l'Atlas. Mais ne vous méprenez pas. Ma mélancolie n'est pas celle de la déception du réel, elle est la conscience exacte de l'absurdité de l'existence. Oublions la magnificence de l'enfance, cet univers dans notre paume et sur les premières blessures le souffle apaisant d'un ami comme la douceur d'un baume. Oublions les illusions de la maturité, l'ingratitude du labeur, les enfants morts, la cruauté des maladies, les amis décimés par les guerres et les frères déchirés dans la haine. Oublions l'indécence des bavardages, cette parole vide, qui me rend si envieux de l'oreille close des sourds. Et, pourtant, au-dessus des collines du Malhador, j'aimais tant écouter le vent.

XXXI

Mes chers compagnons, vous n'avez plus à vous soucier du monde. Désert de pierres, montagnes arides, falaises inhospitalières, ont disparu comme ont disparu en vous le souvenir de la laideur des villes opaques, des routes devenues saignées, des arbres abattus, des incendies profanes, et des pierres arrachées à leurs berceaux pour des édifices médiocres. Oui, les cathédrales existent,

arcs-boutants de nos architectes présomptueux profanant le ciel, mais ces bijoux peuvent-ils racheter les immondi- ces ? Oui, les clavecins délicats, les queues d'arondes des charrues de métal, les roues crantées des échappements d'horlogers, sont des pures merveilles, mais nous devons aujourd'hui envier la clarté de la vision de l'aveugle et dans la sainteté d'une nuit d'encre nous prosterner devant l'aurore. Ne portez pas vos espoirs vers la résurrection. Revenir du sépulcre ? Quel indécent appétit de luxure ! L'expérience d'une vie ne suffit-elle pas à comprendre qu'il fasse désirer recommencer, que cela soit au purgatoire, au paradis ou en enfer ? Il me faut donc aussi faire mes adieux aux hommes, mais vous aurez deviné que ce n'est pas là pour moi la chose la plus douloureuse. Ils n'ont été que déception. Les objets m'ont moins déçu. J'ai éprouvé de l'admiration pour certains et comme ils ont été manufacturés par des hommes, j'en suis venu à admirer leurs créateurs. Mais il en est des hommes comme des blocs de silice qu'on scinde en eux dans l'ébauchage de l'optique, l'un devenant miroir et l'autre outil de son polissage. J'ai préféré les outils aux miroirs. Seul, je me parle à moi-même. Et pourquoi pas ? Ne sommes-nous pas des enchevêtrements, des chevauchements d'êtres multiples, composites, tissés depuis l'enfance et auxquels seule l'illusion d'un visage donne le sentiment d'une unité ? Cette unité est une apparence, elle est manifeste dans la voix, existe dans le reflet de notre figure, mais s'estompe dans l'ombre d'une silhouette, s'amenuise dans la trace d'un pied, disparaît dans le souffle. Alors il reste l'incise d'une marque portée sur le bois, l'agencement des nœuds sur une corde, l'éclaté d'un silex, l'empreinte d'une main sur l'argile, le dessin d'un bovidé, ce prémisses de l'Aleph, mais ce sont là de piètres subterfuges et des tentatives en vanité. Nous devons faire le chemin inverse et revenir à l'indifférence de la matière. Nous devons quitter l'univers des signes et retourner à la terre. Ce que l'homme peut faire de meilleur est s'inventer lui-même et choisir sa mort. C'est pour-

Olinda

quoi, je m'approprie mon propre nom. J'étais Francisco Paulo Mendes da Luz, astronome de la République de Valleraude, fidèle du grand Johannes Kepler, je serai Malhador, prophète de la révélation. J'abjure l'errance de ces nuits où l'œil rivé à l'oculaire, je guettais les anneaux de Saturne et comptais les satellites de Jupiter. Dans les scintillements des étoiles, j'ai découvert la chevelure d'une comète inconnue. Comme Galilée, j'ai mesuré l'ombre portée des montagnes de la Lune. J'ai confirmé, par l'observation des nébuleuses, ces collections de mondes, la fuite du Soleil vers la constellation d'Hercule. Mais au nom des calculs, j'ai dédaigné la beauté de Vénus, croissant de lumière, celle de Mars, esquisse sanguine, astres sublimes dont par l'arithmétique, j'altérais le mystère. En me soumettant à l'astronomie positive, j'ai perdu le ferment de l'émerveillement. De la chute d'un météore, je prédisais sa vitesse, mais de la maîtrise de cette balistique, j'ai sombré dans l'irrespect de l'univers. J'abjure ma foi en la religion de l'humanité et renie cette fidélité funeste qui m'a entraîné dans le sillage de la pensée d'Auguste Comte. Ne vous leurrez pas ! Mon abjuration de ma foi positive ne signifie nulle régression à une astrologie primitive attribuant aux astres des pouvoirs occultes ou à une alchimie obscure des symboles et des substances. Je m'élève au-delà des manigances des instruments et des paraboles de l'imaginaire. Je me sou mets à la révélation australe, apparition de la forme des formes, merveille ultime du monde, devant laquelle je vous invite, non pas à vous prosterner, rituel d'un autre âge, mais à masquer l'obscénité de vos visages.

XXXII

Âmes naufragées, frères et sœur d'infortune, vos masques ici rassemblés rendent vos sépultures anonymes et c'est un fait heureux

Olinda

car tout visage d'homme est une parjure. Le moment est venu d'abjurer la prétention de l'homme à l'unicité. Nous sommes tous faits de la même chair, et celle d'Olinda au plus profond de moi irradie mes forces de ce dernier élan vital avant ma soumission. Je creuse ce sol dur avec une joie sauvage. Je veux effacer la disjonction qui me sépare de la terre. Et déjà, au-dessus de l'océan se lève le voile de lumière aux reflets d'argent. Il est vivant, il vibre et sa couleur devient pourpre, il ondule soulevé par un vent gigantesque dont je ne sens pourtant aucun souffle. Dans le silence absolu ce désert minéral, la révélation du Visage se précise et les mots deviennent inutiles, pendant que mes ongles griffent le sable et mes jambes et mon torse bientôt seront ensevelis dans la chaleur de la Terre. Âmes naufragées, si vous m'entendez encore, je vous en conjure, portez au monde ma prédication. Il n'existe nul autre Dieu que la Terre elle-même que nous avons profanée par une science sacrilège et dont nous avons oublié de célébrer les splendeurs. Il n'existe nul sens à l'histoire, nul progrès possible dans les institutions humaines, qui ne sont que les paravents du désir de puissance. La mort est devant nous, sans résurrection, sans illusion de paradis, ni ruisseaux de miel, ni houris consolatrices, ni présence à Dieu. Le seul désir légitime est celui d'une eschatologie de l'homme. En mémoire de notre errance, cachez vos visages sous des masques afin que disparaisse la prétention à l'unicité de l'individu. Les Écritures se sont trompées : c'est le visage, et non le sexe qui nous fait homme ou femme, qu'il fallait dissimuler sous l'hypocrisie de la feuille de vigne. La punition de l'homme, c'est de ne pas avoir d'identique à soi. En mémoire d'Olinda, vous ne consommerez nulle chair et vous vous astreindrez à la rigueur d'un jeûne extrême autant que vos forces le permettrons et que vous aurez décidé de retarder vos retrouvailles avec la terre. Mais ne différez pas à l'excès ce rendez-vous ultime car vous seriez amené à chuter dans l'ignominie de la société des hommes, à

Olinda

vous pervertir de leurs distractions, à aimer leurs idoles, à croire à leurs illusions. N'approchez jamais des images, elles obscurcissent la vision et nous entravent en nous forçant à admirer l'apparaître d'une frondaison d'un arbre et masquer son miroir dans le dessin de ses racines. Toute image détruit la complétude de la nature. Elle doit donc être abhorrée, comme les anciennes religions, ébauches de notre révélation, l'avaient déjà suspecté sans pour autant parvenir à la juste formulation de l'impératif iconoclaste. Enfin, jugez comme illégitimes et perverses les tentatives grotesques de la science et considérez ces lambeaux de caoutchouc de *l'Ordre et Progrès* dans lequel j'ai enveloppé vos restes, comme le linceul de nos prétentions à maîtriser l'univers.
